PUBLICATION PÉRIODIQUE BI-MENSUELLE



BUFFALO BILL

La Piste de la Vengeance

N° 44

SEULE ÉDITION ORIGINALE AUTORISÉE
PAR LE COLONEL W.-F. CODY, DIT BUFFALO BILL

PRIX { [illegible] 6.— frs
[illegible] 35.— frs

BUFFALO BILL'S AVENGING TRAIL

OR THE SECRET OF A GRAVE

BY THE AUTHOR OF "BUFFALO BILL"

« Menteur ! » s'écria Buffalo Bill, et, sans s'inquiéter du pistolet braqué sur lui, il s'élança contre son accusateur.

BUFFALO BILL

LA PISTE DE LA VENGEANCE

ou Le Secret d'une Tombe

Fascicule n° 8

1906-1908

Courez ! Il y va de la vie.

Quatre cavaliers couraient en dévorant l’espace à travers une prairie de l’Ouest, poussant leurs chevaux au maximum de leur vitesse, pour échapper aux ennemis impitoyables qui les poursuivaient.

C’était une bande d’une cinquantaine d’Indiens, s’échelonnant sur une longue ligne, suivant la rapidité plus ou moins grande de leurs poneys.

Les quatre fugitifs étaient bien montés, mais ils conduisaient plusieurs bêtes de bât qui les retardaient et qu’évidemment ils ne se décideraient à abandonner qu’à la dernière extrémité.

Deux d’entre eux étaient des hommes de la plaine, personne ne pouvait s’y méprendre, cavaliers rudes et sans peur, battus des intempéries, durs au combat, en un mot de parfaits bordermen, bien montés, bien armés, vêtus de peau de daim avec de grands sombreros ombrageant leurs sévères figures, prêts à faire feu et à mourir là simplement, s’ils étaient appelés à le faire.

Les deux autres étaient d’un type différent, anglais sans aucun doute.

L’un était un homme de trente ans, sévère de figure, fortement bronzé, beau de traits, bien bâti, ayant l’air d’un soldat qui aurait passé par un dur service et qui serait loyal comme l’acier.

Bien habillé dans son costume de chasse, armé d’une carabine et de revolvers du dernier modèle, montant un cheval splendide, il paraissait juste ce qu’il était, un gentleman anglais venu en Amérique avec un but qu’il avait la volonté bien arrêtée d’atteindre, s’il était au pouvoir de l’homme de le faire.

Le quatrième cavalier était le serviteur et à la fois le compagnon de l’autre, anglais également.

Tous quatre pressaient désespérément leur monture, pour atteindre une élévation de terrain à plusieurs milles devant eux, où se trouvaient un épais bouquet d’arbres et des rochers disséminés.

Une fois là, ils auraient, du moins, un abri pour eux et leurs chevaux, et une chance d’obvier à l’infériorité si marquée de leur nombre.

— Ça nous ferait un homme de moins dans le tas – qui n'est pas gros, – mais je pense monsieur, qu'il serait mieux de prendre, Barney ou moi, la meilleure bête et de continuer tout droit jusqu'au fort pour avoir du secours ; car une fois que nous serons tous cernés dans ces arbres, il faudra nous en tirer tout seuls, sans aucun espoir d'une aide quelconque.

Ainsi disait, tout en galopant, un des bordermen en s'adressant à l'Anglais qui paraissait le chef.

— Vous savez ce qu'il en est mieux que nous, guide. Faites donc suivant votre jugement. Nous atteindrons les arbres sans doute, mais ce sera bien juste, et l'avance sera mince. Peut-être mon cheval serait-il le meilleur pour fournir cette course. À quelle distance est-ce ?

Il n'y avait aucune inquiétude dans le ton ou dans la physionomie de l'Anglais, qui se retourna pour jeter froidement un regard rapide sur les Indiens.

— Trente milles sûrement, monsieur. C'est Barney qui est le plus léger et qui, par conséquent devrait y aller. Seulement nous garderions ses armes, dont nous pouvons avoir besoin, à l'exception de son fusil qu'il emporterait pour se défendre contre un danger imprévu.

— J'irai, dit alors Barney, quoique je ne désire pas vous abandonner ; mais pour moi, c'est comme s'il n'y avait pas d'espoir pour ceux qui restent, ce qui ne m'empêchera pas de faire de mon mieux pour avoir le secours du fort.

Ce n'était pas encourageant, mais c'était dit à des hommes qui savaient regarder carrément la mort en face.

— C'est une circonstance étrange, dit l'Anglais, que j'ai eu un frère de tué dans ces plaines américaines, il y a près de deux ans, et par des Indiens. Carrol, mon homme de confiance, ici présent, l'accompagnait. Au cours d'une expédition de chasse contre la grosse bête, comme le buffle et l'ours, s'étant écarté seul du campement, il fut surpris et massacré. Du moins c'est l'histoire qu'on m'a racontée. On retrouva son corps, scalpé et percé de balles. Carrol le fit enterrer et revint en Angleterre. Moi, si je suis ici maintenant, c'est pour visiter la tombe où sont ses restes.

— C'était bien son corps, il n'y avait pas de doute, monsieur ; bien qu'il fût difficile à reconnaître, j'en conviens, car on ne le retrouva qu'au bout de quelques jours.

— Sans doute c'était lui, mais il faut que j'en aie la preuve.

Et regardant de nouveau derrière lui, l'Anglais ajouta :

— Les premiers gagnent sur nous régulièrement.

— Oui, ces bêtes de bât ne peuvent pas aller de la même allure qu'un cheval de selle. Mais accrochons-nous avec la ténacité farouche de la mort à nos vivres et à nos effets, voilà mon conseil, dit le guide Barney.

— Oh ! oui, si nous devons nous arrêter et combattre. Mais je crois que nous pourrons encore faire bonne figure, une fois que nous serons dans les arbres, fit remarquer l'Anglais.

— Si ce n'est nous, ce sera les Indiens, dit un des bordermen sans sourciller.

Ils approchaient alors de ces arbres qui croissaient serrés sur une élévation de terrain considérable, bordée de petites éminences et de blocs de rocher polis, qui offriraient un bon abri à la défense.

— Barney, dit Bruce Bond, l'un des guides, à son camarade, soyez tout prêt à repartir dès que nous aurons touché les arbres. Et vous ferez bien de prendre le cheval du gentleman, c'est le plus capable de faire l'ouvrage. Il vous faut quatre heures pour aller au fort, une heure pour faire préparer les soldats, et pas moins de cinq heures pour revenir, soit dix heures en tout, et ne leur laissez pas ignorer que nous défendons notre vie dans des circonstances où toutes les chances sont contre nous, en face d'ennemis qui ont une terrible envie de cueillir nos scalpes.

— Mes chevaux ne se sentiront pas tranquilles tant que je n'aurai pas sauvé les vôtres, camarades. Donc, comptez que le secours viendra aussi vite qu'il est possible de l'amener, et qu'il coulera du sang indien si nous vous trouvons anéantis.

Les Indiens, cependant, gagnaient du terrain, et à la façon dont ils s'efforçaient d'accélérer leur allure, il était clair qu'ils voulaient tomber sur les Visages Pâles avant que ceux-ci eussent le loisir de prendre aucune disposition pour soutenir l'attaque.

Les fugitifs néanmoins, approchaient de plus en plus des arbres ; un instant après ils étaient dans leur ombre, avec une douzaine de cavaliers rouges tout près derrière eux, et trois fois autant qui se hâtaient à différentes distances, mais à moins d'un mille dans la plaine.

Bruce Bond avait choisi de l'œil le point où ils entreraient sous les arbres, et les guidait de ce côté, lorsque soudain, un cavalier sortit du fourré droit dans leur direction, épaula vivement sa carabine et pressa la détente.

Avec la détonation, un chef indien qui courait en tête tomba à la renverse de son poney, un guerrier qui le suivait culbuta de sa selle la tête la première au second coup de feu, et un puissant et farouche cri de guerre sortit des lèvres du cavalier, que les deux guides et les

Indiens reconnurent immédiatement.

— La longue Chevelure, Pae-has-ka, La longue Chevelure ! criaient les Indiens sur des tons divers de surprise, de colère et d'effroi.

— Buffalo Bill ! s'exclama Bruce Bond, le guide chef, d'une voix vibrante de joie.

Une étrange rencontre.

— Abritez les chevaux derrière, tous… puis demi-tour et tir à volonté. Il faut repousser ces rouges… Allons.

Ainsi parla d'une voix de commandement que les Indiens eux-mêmes entendirent, le cavalier qui, seul, était venu au secours de l'Anglais et de ses gens.

— Faut-il que j'aille au fort chercher du secours, chef Bill ? cria le guide Brad Barney.

— Non, j'ai du secours à portée d'entendre nos carabines. Tenez-vous prêts, tous !

En même temps qu'il donnait cet ordre, le cavalier qui s'était hâté de conduire son cheval sous l'abri des arbres, accourut faire face à la charge des Indiens.

L'Anglais et son serviteur se placèrent vivement à côté de lui, regardant avec admiration l'air magnifique de cet homme qui avait risqué sa vie pour les aider.

De l'autre côté étaient les deux guides.

Tous étaient prêts à l'action.

Les Indiens avaient hésité sous le feu meurtrier du cavalier si soudainement apparu, mais c'était seulement pour donner le temps à d'autres d'arriver et charger avec des forces supérieures ceux dont ils avaient cru tout à l'heure faire facilement leur proie.

— Les voilà !… Pas de poudre aux moineaux !… Feu ! ordonna le hardi et généreux organisateur de la résistance.

Et les cinq carabines crépitèrent en même temps.

— Feu à volonté !… et visez bien ! ordonna-t-il encore.

Sous cette fusillade froidement méthodique et déterminée, dont tous les coups portaient la mort parmi eux, les Peaux-Rouges fluctuèrent, et après avoir tiré quelques coups de fusil et envoyé une averse de flèches dans les arbres, ils s'enfuirent hors de portée.

Ils n'osèrent plus avancer tant que toutes leurs forces ne furent pas réunies.

Mais alors, étant dix contre un, ils allaient se précipiter dans un assaut irrésistible et massacrer les blancs écrasés sous le nombre, dût la moitié de leurs guerriers tomber dans la lutte, lorsqu'éclatèrent des sons de clairon, et les cinq Visages Pâles poussèrent une acclamation joyeuse et triomphale.

— Ah ! le capitaine Dangerfield a entendu notre feu, il soupçonne que je suis en péril et c'est sa manière de me dire qu'il arrive.

— Oui, et les rouges l'entendent aussi… Regardez-les s'en aller ! s'écria Brad Barney.

— Ça y est, c'est un fait ! Mais nous vous devons la vie, Chef Bill, car ils nous seraient tombés dessus, sûr et certain, et nous auraient écrasés dans une de leurs charges enragées, si vous n'aviez pas été là, dit Bruce Bond.

— Ça se serait passé peut-être comme ça, peut-être autrement, répliqua-t-il modestement, et il se tourna vers l'Anglais, qui avait une flèche plantée dans la manche de son habit.

— Vous êtes blessé, je le crains, monsieur, dit-il.

— Ce n'est rien… une égratignure, et je suis charmé que ce ne soit pas pire. Et vous mon brave ami ?

— Ça va très bien, merci, monsieur, et les autres ne semblent pas plus mal que moi, ajouta-t-il en jetant un regard au domestique Carrol et aux deux guides.

— Nous allons très bien, camarade Cody, grâce à vous, dit Bruce Bond.

Brad Barney approuva en disant :

— Oui, camarade, et vous êtes toujours l'homme qui survient pour aider celui qui est en péril. C'est de la chance que vous ayez été si près.

— Je suis en reconnaissance avec le capitaine Dangerfield et sa troupe. Les voilà qui viennent ; mais les Indiens se sauvent, vous voyez.

Il désignait du doigt une lointaine ondulation de la prairie où un détachement de cavalerie se faisait rapidement visible, tandis que les Peaux-Rouges se dispersaient en toute hâte.

— Mon ami, lui dit l'Anglais, je vous dois la vie ; de fait, nous vous la devons tous, et je vous assure que votre courageuse action, je ne l'oublierai jamais. Laissez-moi me présenter à vous. Je suis Lord Victor Elstone d'Angleterre, venu en Amérique pour une affaire importante, accompagné de mon bon serviteur Carrol, ici présent, sous la conduite de ces deux hommes de la frontière qui devaient me guider jusqu'au fort.

— Je suis heureux de vous rencontrer monsieur. Mon nom est William F. Cody et l'on m'appelle dans ces plaines Buffalo Bill.

— Ah ! j'ai entendu parler de vous. Vous êtes justement l'homme que je voulais voir en venant en Amérique, monsieur.

Et ils se serrèrent chaleureusement la main, le noble Anglais grandement impressionné par le beau et hardi visage de cet homme de la frontière et par son aspect général, si singulièrement remarquable et attirant.

— En vérité monsieur, vous êtes venu pour me voir ? demanda le chef des éclaireurs d'un air surpris.

— Oui, certainement, monsieur.

— Elstone, c'est votre nom, avez-vous dit, monsieur ?

— Oui, Victor Elstone, officier de l'armée britannique.

— J'ai connu un officier anglais de ce nom… ou plutôt… c'était le major Walter Elstone.

— Mon frère, monsieur, dont la mort ici, dans ces plaines américaines, m'a fait l'héritier de ses titres et de ses biens, le pauvre garçon !

— Je suis vraiment heureux de vous connaître monsieur. J'ai enterré votre malheureux frère il y a plus d'un an, car il a été tué ici.

— Alors, monsieur, vous êtes entre tous, l'homme qui peut me donner les renseignements que je cherche, dit Lord Elstone, montrant sur son visage le sentiment profond de regret que lui laissait son frère disparu, mêlé au plaisir d'avoir rencontré le fameux éclaireur Buffalo Bill dans des circonstances si imprévues et si tragiques à la fois.

Les deux frères.

Buffalo Bill et l'Anglais se trouvaient à l'écart des autres. Le domestique Carrol et les deux guides étaient allés sur la lisière même du petit bois pour regarder l'arrivée de la cavalerie et la fuite des Indiens. Ceux-ci s'étaient arrêtés et ralliés et paraissaient opérer un retour offensif contre les soldats.

— Ne tirez pas sur eux les hommes ! cria Buffalo Bill. Ils veulent simplement ramasser leurs morts et leurs blessés. S'ils font mine d'attaquer, le capitaine Dangerfield les traitera de la bonne manière. Quant à moi, je ne tue jamais un Peau-Rouge qu'il ne m'y force.

Ces paroles furent une surprise pour l'officier anglais. Cependant les Indiens montrèrent tout de suite que l'éclaireur avait dit vrai. Ils arrivèrent au grand galop tout près des arbres, ramassèrent précipitamment leurs morts et leurs blessés et se retirèrent aussi vite qu'ils étaient venus, avant que la cavalerie fût à portée.

Mais les cavaliers interrompirent leur marche vers le bouquet d'arbres et donnèrent la chasse aux Peaux-Rouges qui s'enfuyaient.

Quand Lord Elstone vit ce mouvement, il profita du temps qu'il restait encore seul avec Buffalo Bill pour lui exprimer de nouveau sa reconnaissance, et lui répéter qu'il était d'autant plus heureux de l'avoir rencontré que c'était pour le voir qu'il était venu en Amérique.

— En vérité, monsieur ! lui répondit Buffalo Bill d'un ton mal convaincu. J'imagine que c'est pour m'avoir comme guide dans une chasse à la grosse bête.

— Point ! C'est parce que j'ai besoin de vos précieux services dans une mission plutôt triste, et laissez-moi vous dire que je suis extrêmement désireux de vous engager tout de suite, au prix qu'il vous plaira de fixer vous-même.

— Je suis un officier du Gouvernement, monsieur, en ma qualité de Chef des Scouts de l'Armée, au fort McPherson. Par conséquent je ne peux accepter d'être payé par vous. Mais si je peux vous servir et que le Général veuille m'en accorder la permission, commandez-moi je vous prie.

— Vous êtes vraiment on ne peut plus aimable, et je vais vous dire

tout de suite de quoi il s’agit.

— Je serai heureux de l’apprendre, monsieur.

— Vous avez dit, il y a quelques minutes, que vous aviez enterré le corps de mon pauvre frère Walter ?

— Oui, monsieur.

— Il avait été massacré par les Indiens, telle fut la nouvelle qui nous parvint en Angleterre.

— C’est ce qu’on a dit ici, monsieur.

— Alors vous pouvez garantir le fait ?

— Je peux garantir le fait qu’il a été massacré, monsieur, et que je l’ai enterré.

— Alors il n’y a aucun doute de sa mort, monsieur ?

— Aucun, s’il était Lord Walter Elstone et votre frère ; vous avez d’ailleurs avec lui une ressemblance frappante.

— Il s’est élevé, dans l’esprit de plusieurs personnes en Angleterre, un doute contre la certitude de la mort de mon frère, quoique le titre et les biens de la famille m’aient été transmis sans aucune difficulté. À cette époque, j’étais dans l’Inde avec mon régiment de cavalerie ; j’avais servi longtemps à l’étranger, en Afrique, en Australie, mais cette mort me rappela en Angleterre. Ce n’est que tout récemment que la jeune personne qui lui était fiancée m’exprima un doute sur sa mort, en suggérant que ce pouvait être quelqu’un autre que Walter. Naturellement cette idée me troubla et résolus de venir m’assurer de la vérité moi-même. Je me suis fait accompagner de Carrol, le domestique de mon frère, et je remarque que, bien qu’il affirme que personne ne doutait alors que le corps trouvé mort, de mort violente et qu’ils enterrèrent ne fût celui de Lord Walter Elstone, ce corps était dans un état tel qu’il put y avoir erreur. On peut supposer, et c’est ce que me disait la personne dont je viens de parler, que Walter a été pris par les Indiens et est encore prisonnier. Je viens pour découvrir la vérité, recueillir toutes les preuves ; or, comme mon frère a eu le pouce de la main gauche enlevé d’un coup de sabre dans un combat, et la jambe du même côté cassée au-dessus et au-dessous du genou, ces marques doivent se retrouver sur le corps.

— Il n’y a pas de doute, monsieur.

— Et vous pouvez me conduire à la tombe du corps que vous avez enterré comme celui de Lord Walter ?

— Oh, oui, monsieur. J’ai souvent, depuis campé auprès, dans le bois, et chaque fois j’éprouvais de la peine pour ce jeune Anglais, dont le sort fut si triste, et que tous ceux qui avaient été en relations avec lui

aimaient.

— Eh bien ! nous irons à cette tombe, et le secret qu'elle contient se révélera.

— Oui, monsieur. Mais puis-je hasarder un conseil ?

— Autant que vous le voudrez.

— Vos deux guides savent-ils pourquoi vous venez ici ?

— Non, si ce n'est que je désire voir la tombe.

— J'en suis bien aise.

— Je les ai engagés purement et simplement pour m'escorter et me guider jusqu'au fort.

— Votre domestique sait ?…

— C'est une chose étrange que je ne lui ai jamais rien dit, si ce n'est que je désirais être certain que c'était bien le corps de mon frère qu'il avait reconnu ou cru reconnaître.

— Parfait, monsieur ! Mon conseil est que vous ne disiez à personne ici, sauf au commandant du fort, la raison exacte de votre venue, et que vous laissiez supposer que vous êtes ici pour faire des chasses, et aussi pour transporter les restes de votre frère en Angleterre.

— Je ferai comme vous le désirez, monsieur.

— J'ai, monsieur, un motif que je ne peux pas expliquer maintenant si ce n'est en disant que je ne crois pas que votre frère ait été tué par les Indiens.

— Ah ! que me dites-vous ? J'en suis stupéfait.

— Nous en reparlerons à fond plus tard, monsieur. Mais le Capitaine Dangerfield revient et nous n'en pouvons dire davantage, pour le moment. En tout cas, que personne, excepté le commandant, ne connaisse, jusqu'à nouvel ordre, le vrai motif de votre voyage.

— Je suis en vos mains.

— Allez donc au fort avec le Capitaine ; moi je demanderai l'autorisation et je partirai avec vous pour cette mission qui doit, du moins momentanément, être secrète.

Le Capitaine Dangerfield arriva et le scout le présenta à Lord Elstone. Ils établirent leur campement dans les arbres pour la nuit, car le Capitaine voulait attendre le retour de la moitié de ses hommes, envoyés à la poursuite des Indiens.

Tous les soldats rentrèrent à la brune, et le lendemain tout le monde partit pour le fort.

Cette vie sauvage de la frontière américaine, à laquelle il s'initiait,

faisait une impression profonde sur Lord Elstone, à qui le Capitaine Dangerfield et ses officiers avaient fait l'accueil le plus cordial.

L'Anglais s'éprit aussi d'un enthousiasme extraordinaire pour Buffalo Bill, dont la merveilleuse carrière comme éclaireur dans les combats contre les Indiens était célèbre en Angleterre. C'était avec délice qu'il écoutait les anecdotes que les officiers racontaient autour du feu de bivouac sur les exploits qui avaient valu une gloire universelle à ce roi des Éclaireurs de l'Armée.

N'ayant plus besoin de ses deux guides, Lord Elstone paya libéralement leurs services et leur donna de quoi revenir au lieu où il les avait engagés.

Il n'avait plus désormais à compter que sur Buffalo Bill, avec lequel il devait bientôt quitter le fort pour un voyage secret, dont le but était d'éclaircir le mystère d'une tombe perdue dans la solitude.

Un complot.

Le village du grand chef Pawnie, le Cœur Rouge, était dans la prairie, en un point d'où la vue s'étendait sur des milles de pays. Le vieux chef était debout devant sa hutte, regardant un cavalier qui arrivait à un rapide galop. À mesure qu'il s'approchait, il devenait évident que ce cavalier n'était pas un Indien, car le soleil faisait étinceler la garniture d'argent de sa selle, et son visage, même de loin, dénonçait un blanc.

Bien monté, armé jusqu'aux dents, sans paraître se douter du danger, il avançait intrépidement. Enfin il releva ses rênes devant le chef, qui l'accueillit avec la salutation indienne ordinaire :

— Comment ?

— Le chef me reconnaît ? dit l'étranger d'un ton interrogateur.

Sa carabine était couchée en travers de sa selle, prête à servir.

— Oui, le Cœur Rouge reconnaît son frère au visage pâle, qui a été pour lui un bon médecin, il y a bien des lunes, dit le chef en bon anglais, tandis qu'un grand nombre de ses guerriers se rassemblaient autour de lui.

— Ne suis-je pas le bienvenu au wigwam du Cœur Rouge ? demanda le blanc.

— Oui, le Coup de la Mort est bien venu, quoique mes guerriers soient tombés sous son tir.

— C'était il y a longtemps, lorsque la hache était déterrée. Maintenant le Cœur Rouge et ses braves sont en paix avec les Visages Pâles, et je suis venu pour avoir une conversation avec eux, car je voudrais leur donner le moyen de tirer vengeance de leur pire ennemi.

— Allons ! Que le Coup de la Mort vienne avec moi dans ma hutte, pendant que mes jeunes gens prendront soin de son cheval.

Le cavalier n'hésita plus, il sauta à bas de son cheval et entra dans le tepee du Cœur Rouge, qui l'invita du geste à s'asseoir sur une robe de peau de buffle, et lui tendit une pipe pour fumer.

Lorsqu'ils eurent tiré chacun quelques bouffées, l'étranger dit :

— Mon ami le Cœur Rouge se rappelle son vieil ennemi Buffalo

Bill ?

— Le Cœur Rouge n'est pas de ceux qui oublient.

— Il voudrait avoir cet homme-là en son pouvoir ?

— Le Cœur Rouge est en paix avec ses frères blancs. Le Coup de la Mort voudrait-il qu'il se montre faux envers ses amis, les visages pâles ?

— Non, pas avec ceux de la frontière, mais cet homme est l'ennemi acharné des Indiens, et il va bientôt venir dans votre camp avec un compagnon. Alors le Cœur Rouge peut prendre son scalp.

Le chef Indien grimaça un sourire, mais il répondit :

— Non, le Cœur Rouge n'a pas la langue tortueuse, il ne sera pas le premier à déterrer la hache.

— Le chef parle comme une squaw. Ici, dans son camp, va venir son pire ennemi, et il peut le tuer, et personne ne saura que c'est le Cœur Rouge qui l'a fait :

— Le Coup de la Mort le saura.

— Mais la langue du Coup de la Mort n'est pas tortueuse ; il voudrait voir le Chasseur blanc mourir, et il remplira de présents la hutte du Cœur Rouge, si celui-ci le tue avec son compagnon.

— Pourquoi le Coup de la Mort en veut-il à la vie de ses frères au visage pâle ?

— Parce que je hais Buffalo Bill et que je serais bien aise de le voir mourir.

Et l'homme parlait avec une sincérité sauvage. Il se tut un moment, puis il reprit :

— Laissez-les venir dans votre camp. Tandis que vous causerez avec le chasseur, je parlerai à son compagnon, et quand je donnerai le signal, vos jeunes gens pourront saisir et garrotter le scout. Voulez-vous le permettre, Cœur Rouge ?

Après un long silence pendant lequel le chef indien sembla réfléchir profondément, il se tourna vers son visiteur.

— Le Cœur Rouge veut promettre, dit-il d'un ton calme.

Alors ils sortirent tous les deux du tepee, mais le blanc y rentra avec précipitation pour s'y cacher, en voyant à quelques centaines de pas deux cavaliers venant vers le village indien.

— Que le Cœur Rouge regarde. Le Chasseur Blanc et son camarade arrivent, s'écria-t-il précipitamment.

— Le Cœur Rouge a des yeux, il est capable de voir, répondit-il

froidement, et il s’avança à la rencontre des deux cavaliers qui entraient dans le village.

Un d’eux mit pied à terre et offrit la main au chef, en disant d’un air aimable :

— Je suis venu faire visite à mon vieil ami le Cœur Rouge, et j’ai amené avec moi un Visage Pâle d’au-delà du grand amas d’eau.

— Les amis au visage pâle du Cœur Rouge sont les bienvenus, mais pourquoi le Chasseur Blanc est-il si loin de la piste ordinaire ?

— Je ne suis pas sur le sentier de la guerre, vous pouvez en être certain, chef, d’autant qu’à en juger d’après le nombre de braves que vous avez autour de vous, ce ne serait pas très sain ; mais je suis venu vous faire quelques questions, auxquelles je sais que vous pouvez répondre.

— Les oreilles du Cœur Rouge sont ouvertes.

— Je suis bien aise d’entendre cela, chef. Répondez-moi donc et dites-moi si vous vous rappelez qu’un étranger au visage pâle, avec deux autres, fut tué dans un petit bois à vingt milles au sud d’ici, il y a beaucoup de lunes ?

— Le Cœur Rouge se souvient ; on a dit que c’était mes guerriers qui l’avaient tué.

— C’est vrai ! L’étranger tué alors était le frère de mon ami que voici, et ceux qui furent massacrés avec lui étaient des hommes de la frontière. Maintenant que le chef me dise où étaient ses guerriers à ce moment.

— Ils étaient loin d’ici, à beaucoup de journées de voyage au nord.

— C’est ce que je pensais et, à ma connaissance, il n’y avait aucun Indien nulle part près de là, à ce moment. Maintenant j’aimerais avoir deux des jeunes gens du Cœur Rouge pour venir avec nous dans le petit bois où les hommes morts ont été enterrés ; ils seront bien payés pour leur travail.

— Que le Chasseur vienne avec moi aux huttes de l’Antilope et de l’Ours Courant ; ils iront avec lui.

Et le chef montra le chemin, suivi de Buffalo Bill. Comme son compagnon se tournait pour l’imiter, il entendit une voix assourdie qui disait très distinctement, en bon anglais :

— Un moment, mylord.

Il se retourna vivement et aperçut dans l’entrée du tepee, un blanc de haute taille. Cette apparition le surprit ; il ne s’attendait pas à voir un visage pâle dans un campement indien si éloigné. Mais l’homme que le chef avait appelé « Le Coup de la Mort » ne lui donna pas le

temps de la réflexion et s'empressa d'ajouter :

— Un mot, monsieur ! Soyez assez bon pour entrer ici, hors de la vue de cet homme-là.

— Cet homme-là, monsieur, est mon camarade et je puis dire mon ami ; je n'ai rien à lui cacher, répondit l'Anglais avec hauteur.

Le Coup de la Mort eut un sourire qui en disait long, et reprit :

— Vous pourrez penser autrement quand vous le connaîtrez comme moi… Oui, mylord, soyez patient et je vous expliquerai bientôt tout. J'ai quitté le fort exprès pour vous suivre ici et vous protéger contre un danger terrible.

L'accent sérieux des paroles de cet homme fit impression sur Lord Elstone. Il demanda avec anxiété :

— Au nom du Ciel, que voulez-vous dire ?

— D'abord, je sais que vous êtes venu en Amérique pour faire des recherches relatives au corps d'un frère à vous, qu'on suppose avoir été tué par les Indiens, il y a environ un an.

— Vous pouvez supposer que c'est ce devoir qui m'amène ici.

— Vous avez engagé les services du fameux scout Buffalo Bill, pour trouver le corps de votre frère, car il passe pour l'avoir enterré.

— Eh bien ?

— Et ce Buffalo Bill vous raconte que votre frère a été massacré par les Indiens ?

— Non, au contraire, il penche à croire qu'il a été tué par des desperados.

— Il doit certainement le savoir, Mylord Elstone.

— Que voulez-vous dire ? demanda Lord Elstone, pendant que le même sourire que tout à l'heure passait sur la figure de l'homme.

— Je le répète, Buffalo Bill doit savoir mieux que personne qui a tué votre infortuné frère.

— Expliquez-vous, monsieur ?

— Je dis que Buffalo Bill sait à quoi s'en tenir sur cette mort ; qu'il sait qui l'a tué.

— Grand Dieu ! vous insinuez sur cet homme un soupçon que je ne peux pas accueillir, et d'un autre côté vos paroles semblent affirmer que mon frère est réellement mort. J'espérais pourtant, contre toute espérance, que je le trouverais peut-être, en fin de compte vivant et captif chez les Indiens.

— Renoncez à cette espérance, mylord ; votre frère est mort, car je

l’ai vu tuer.

— Vous ? vous avez vu tuer mon frère ? s’écria Lord Elstone, très ému, en s’approchant du Coup de la Mort et en le regardant carrément en face.

— Je l’ai vu, mylord. Je m’étais réfugié dans le bois pour éviter certains individus, et, de ma cachette, je vis votre frère et les deux qui l’accompagnaient tués net chacun d’un coup de feu par un homme en embuscade.

— Dieu bon ! me dites-vous la vérité ?

— Quel motif ai-je de vous mentir, mylord ?

— Aucun, que je puisse voir. Et qui était celui qui a tué mon frère ?

— Un homme dangereux, qui n’a peur de rien, et qu’on redoute autant qu’un desperado.

— Mais, qui pouvait le pousser à tuer mon pauvre frère ?

— Une chose qui a causé bien des crimes : la soif de l’or. Votre frère portait des diamants de grand prix et il avait toujours une bourse et un portefeuille bien garnis ; j’en ai été témoin souvent, car je le connaissais bien.

— Eh quoi ! vous connaissiez le pauvre Walter ?

— Oui ; nous étions souvent ensemble ; et pourtant je n’osai pas faire une tentative pour le sauver, car, en traversant une rivière à la nage, j’avais mouillé mes pistolets et ma carabine, et je savais que le seul résultat de mon intervention serait ma propre mort. Mais en apprenant qu’on vous conduisait dans le même guet-apens que votre frère, et que vous veniez au camp du Cœur Rouge, j’ai quitté le fort et suis accouru pour vous prévenir.

— Du fond du cœur je vous remercie ; mais qui est celui contre lequel vous voulez me prévenir, et qu’ai-je à craindre ?

Rapide comme l’éclair, la main de l’homme s’abattit sur la crosse d’un de ses revolvers et, sortant du tepee, il en dirigea le canon vers la poitrine de Buffalo Bill, qui revenait, accompagné du Cœur Rouge et de plusieurs guerriers.

Et de toute sa voix il s’écria :

— Lord Elstone, voici votre ennemi et le meurtrier de votre frère !

— Menteur ! cria Buffalo Bill, et sans s’inquiéter du pistolet braqué sur lui, il s’élança contre son accusateur. Mais le Cœur Rouge fit un signal à ses guerriers, qui, se ruant sur le scout, l’abattirent lourdement à terre et, après une lutte désespérée, l’attachèrent solidement. Lord Elstone, stupéfait et douloureusement ému de ce qu’il venait

d'entendre et de ce qu'il voyait, ne savait que dire ni que faire.

Le Coup de la Mort vint regarder le scout garrotté, et s'écria avec un rire haineux :

— Ha ! ha ! ha ! Buffalo Bill, mon beau desperado, qui est-ce qui a les atouts en main, cette fois ?

Il sembla soudain qu'une ombre voltigeait au-dessus du corps de Buffalo Bill, et une voix répondit, claire et vibrante :

— C'est moi qui les ai, les atouts, Roy Kent !

Tous les yeux fixés sur le scout aperçurent la figure svelte, gracieuse et souple d'une jeune fille.

Elle était debout, en travers du corps de Buffalo Bill, la taille penchée en avant, les deux bras étendus, tenant en chacune de ses mains un revolver.

L'un était braqué sur le corps de l'homme qu'elle avait appelé Roy Kent, et l'autre se dirigeait sur le Cœur Rouge qui était juste à côté de son complice blanc. Elle était fantaisistement vêtue : guêtres, jupe courte et corsage très ajusté. Dans sa ceinture était passé un long couteau, et elle avait au dos une petite carabine à répétition.

Sa tête s'abritait sous un sombrero noir, entouré d'une cordelette d'or et orné, à gauche, d'une plume que retenait, en manière d'agrafe, une paire de petits sabres de cavalerie en or. Ses formes étaient d'une perfection rare ; l'audace téméraire qu'exprimait son visage n'en diminuait point la beauté, et dans ses grands yeux limpides s'alluma l'éclair d'une menace lorsqu'ils s'arrêtèrent sur la face blême de Roy Kent, dont les lèvres décolorées laissèrent échapper, avec un accent de terreur mortelle, ces deux mots :

— Wild Nell !

Une femme de la frontière.

Lorsque ce nom de Wild Nell échappa aux lèvres de Roy Kent, ou le Coup de la Mort, comme les Indiens l'appelaient, il était clair que cette jeune femme lui était bien connue, ainsi, d'ailleurs, qu'à Buffalo Bill et aux Peaux-Rouges, qui semblaient légèrement surpris de sa présence subite et inattendue au milieu d'eux.

— Oui, Roy Kent, je suis ici pour défaire votre petit jeu de diablerie, dit la femme, d'une voix calme et menaçante, tandis que ses doigts fuselés appuyaient encore légèrement sur les détentes. Le Cœur Rouge et le Coup de la Mort comprenaient parfaitement que leur vie était suspendue à un fil. Cependant la nature insouciante du blanc vint à son aide dans cette occasion, et sans qu'un muscle frissonnât devant le danger qu'il courait et redoutait, il dit avec un rire dur :

— Nell, ces poses de théâtre sont dangereuses ici ; faites donc disparaître ces joujoux.

La jeune femme hésita, ses doigts tremblèrent légèrement, augmentant le danger des deux hommes que les revolvers visaient.

— Rentrez ça, vous dis-je !

Cette fois, la voix de Roy Kent était sévère et impérieuse ; il y avait une lueur mauvaise dans ses yeux noirs, dont le regard se fixait en plein sur le visage de Wild Nell. Celle-ci était maintenant en proie à une émotion visible ; un frémissement parcourut tout son corps et, en baissant ses armes, elle s'écria :

— Roy, je ne peux pas vous viser au cœur ! Non, mille fois non !

Sa tête se pencha sur son sein, elle abandonna son attitude menaçante, recula de quelques pas, et, les mains pendant inertes à ses côtés, elle dit d'une voix plaintive et à peine distincte :

— Bill ! C'est votre condamnation. Je ne peux rien de plus.

Tous, même les Peaux-Rouges, parurent surpris du changement soudain qui s'était opéré chez cette femme. Buffalo Bill et Lord Elstone étaient stupéfaits de l'étrange influence que ce Roy Kent avait sur elle, influence qui semblait la mettre entièrement en son pouvoir, et prouver que quelque sombre mystère se cachait là-dessous.

Quant à Roy Kent, il ne témoigna aucune émotion, non pas même l'orgueilleuse satisfaction de son triomphe ; mais, revenant à son prisonnier garrotté, il dit :

— Vous voyez, Buffalo Bill, que c'est moi en définitive, qui fais le jeu dans cette partie, et je vous déclare franchement que vous n'avez que quelques moments à vivre.

— Quoi ! Voudriez-vous me tuer comme vous feriez d'un chien enragé ? demanda le scout avec indignation.

— Eh oui ! Comme vous avez souvent tué le pauvre Peau-Rouge, et même comme vous avez tué le frère de cet homme qui, sans moi, aurait eu le même sort. Je vous tuerai sans merci.

— Non, je ne saurais permettre que ceci se fasse. Il faut que je sache d'abord qu'il est coupable de ce dont vous l'accusez ; et j'en doute fort, décidément. S'il est coupable, c'est des lois de votre pays et non pas de vous, qu'il est justiciable, et je vous avertis de ne pas porter les mains sur lui.

C'était Lord Elstone qui parlait, et il y avait sur sa figure quelque chose qui montrait qu'il soutiendrait ses paroles de ses actes. Le front chargé de colère, Roy Kent se tourna vers lui :

— Je vous déclare, monsieur l'Anglais, qu'ici, sur la frontière, nous appliquons nous-mêmes la loi ; et le Juge Lynch réglera les comptes de Buffalo Bill.

— Le Juge Lynch en tant que magistrat, alors ; mais non pas vous.

— Ha ! ha ! voilà qui est bon en vérité ! Mais vous ne m'avez pas compris, mylord ; en Amérique, le Juge Lynch est une grosse corde et l'arbre le plus voisin.

— Ah ! je comprends votre américanisme, mais je le répète, on n'en agira avec le scout que suivant toutes les règles de l'équité.

— Et moi je vous dis qu'il mourra avant la fin de cette heure, dit sauvagement Roy Kent, et il abaissa sa main, d'un geste significatif, sur le pommeau de son revolver.

— Le visage pâle est un fou, pense-t-il que le Cœur Rouge n'ait pas de langue ?

Roy Kent sursauta en entendant les accents profonds de la voix du chef indien, et il se tourna vivement vers lui comme pour lui demander ce qu'il voulait dire.

Avec la dignité d'un guerrier, l'Indien continua :

— Le scout au visage pâle est un puissant brave ; il a conduit les armées du Grand Père sur les territoires de mon peuple, le repoussant de défaite en défaite toujours plus loin vers le soleil couchant. Son œil

est pareil à l'œil de l'aigle, et sa main pareille au rocher. Lorsqu'il a rencontré mes guerriers en bataille, de nombreux scalpes ont été suspendus à sa ceinture ; mais il n'a pas la langue tortueuse, et ce n'est pas un coyote qui s'esquive à la vue d'un homme ou à la détonation d'une carabine ; et mes braves l'honorent. Écoutez : quand mon peuple était en guerre avec les visages pâles, les Sioux vinrent à mon village et volèrent mon unique enfant, l'Œil Étoilé des Pawnies, et le scout blanc leur livra bataille et la leur enleva et la rapporta à mon tepee, quoique mes jeunes courageux guerriers fussent sur sa piste cherchant à prendre son scalpe. Le Coup de la Mort en a-t-il entendu assez ? Désire-t-il que je mette mes braves sur sa piste, lui qui vient dans mon village me demander de tourner le dos à mon ami ?

La face de Roy Kent était devenue noire, ses yeux flamboyaient de rage et de méchanceté en écoutant les discours calmes, mais suggestifs, du Cœur Rouge qui, comme il le voyait maintenant, l'avait trompé et n'avait jamais eu l'intention de faire aucun mal à Buffalo Bill.

Voyant à la mine des Indiens qu'ils étaient de l'avis de leur chef, Roy Kent dit d'un ton farouche :

— Bah ! le Cœur Rouge parle comme une squaw. Qu'il protège aujourd'hui le scout ! Le jour n'en viendra pas moins où je lui ôterai la vie, et où, vieux chef, ma ceinture sera lourde encore des scalpes de vos guerriers.

Et sans dire un mot de plus, le Coup de la Mort tourna sur ses talons et se dirigea vers son cheval, qui était dans la prairie non loin de là, entravé avec un lasso. Quelques-uns des plus jeunes guerriers firent un mouvement pour le suivre, mais le Cœur Rouge les rappela tandis que Wild Nell se penchait sur Buffalo Bill et tranchait rapidement les lanières de peau qui liaient ses mains et ses pieds. Lord Elstone s'était retiré à l'écart, le cœur en proie à des sentiments douloureux et contradictoires.

Une fois libre, le scout sauta sur ses pieds en disant d'un air gracieux :

— Nell, je vous dois la vie sans doute, car nul ne peut dire ce que ce coquin est capable de faire et s'il n'aurait pas été jusqu'au bout. Mais puis-je vous demander ce qu'il vous est ?

— Oh ! Bill, ne m'interrogez pas, s'écria la jeune fille avec une véhémence telle que le scout n'insista pas pour l'instant. Il lui demanda, comme pour changer de sujet :

— Mais comment êtes-vous ici seule sur la prairie ? Je sais que vous ne connaissez pas la peur et que vous êtes une bonne femme de frontières ; pourtant vous courez de grands risques.

— Je suis venue pour vous sauver, Bill. Je savais que Roy Kent complotait contre vous, et qu'il projetait de vous faire tuer par le Cœur Rouge.

— Mais pourquoi en veut-il à ma vie, Nell ?

Une expression pénible passa sur le visage de la jeune femme, et elle répondit d'un accent profond :

— Je le sais, de même que je sais que Roy Kent a ruiné ma vie, Bill. Mais assez là-dessus. Je suis venue vous sauver, et comme une couarde, sous son œil, lorsque j'aurais dû lui envoyer une balle au travers du cœur, j'ai bronché ; mais un temps viendra où mes nerfs seront comme du fer et où je viserai droit.

— Ah ! Nell, vous devriez avoir une vie différente de celle que vous menez. Les hommes ne manquent pas au fort qui seraient heureux de vous avoir pour femme, si vous aimiez l'un d'eux.

— Aimer !… Ne me parlez pas d'amour ; je déteste ce mot, c'est un poison dans mon cœur. Mais maintenant vous savez que vous avez en Roy Kent un ennemi violent. Surveillez-le.

Sur ces mots elle alla à un poney qui était entravé dans la prairie, le monta et s'éloigna au grand galop. Juste à ce moment Lord Elstone, secouant ses réflexions, s'approchait de Buffalo Bill.

— Cody, pardonnez-moi si j'ai douté de vous un instant. Je comprends maintenant que cet homme avait formé un complot dans le dessein de se débarrasser de vous pour des raisons qui ne sont connues, sans doute, que de vous et de lui, dit Lord Elstone, la main tendue.

— Je ne vous tiens pas rancune, mylord ; vous êtes un étranger dans un pays étrange, et, ayant perdu un frère ici, vous ne savez pas à qui vous fier, répondit Buffalo Bill en serrant la main de l'Anglais, qui continua :

— Vous autres, Américains, vous êtes un peuple étonnant, Cody, un peuple véritablement étonnant. Mais dites-moi, qui est cette femme étrange ?

— On la connaît sous le nom de Wild Nell, mylord, et là s'arrête ce que je sais d'elle, si ce n'est qu'elle vit seule dans une cabane près du fort, que sa main est redoutable soit qu'elle manie la carabine, ou le revolver ou le couteau, qu'elle monte à cheval comme un Indien, et que, bien que beaucoup l'admirent, elle semble n'avoir de préférence pour personne.

— Cependant ce Roy Kent paraissait avoir sur elle une influence presque magnétique.

— Oui, et c'est ce que je ne peux pas comprendre. Je croyais qu'il la

connaissait à peine ; mais maintenant je suis convaincu qu'il y a là-dessous quelque sombre mystère, mystère que je sonderai, car je désire en savoir davantage sur ce Roy Kent.

— Mais qui est-ce ?

— Il a des intérêts dans je ne sais quelle mine du Colorado, – à ce qu'on dit, du moins, – et il a été scout volontaire, un bon scout même, auquel les Indiens ont donné le nom de Le Coup de la Mort, à cause de la justesse meurtrière de son tir.

— C'est un beau garçon, plein de feu, et qui évidemment a reçu de l'éducation.

— Je le crois, mylord, mais puisqu'il s'est pris d'un intérêt si marqué pour moi, je suis résolu à chercher d'autres renseignements sur son compte ; c'est pourquoi je m'en vais tout de suite mettre un couple d'Indiens sur sa piste, tandis que nous resterons cette nuit chez le vieux Cœur Rouge, pour aller demain au bois où est la tombe de votre frère.

— Je suis sous votre direction, Cody, dit Lord Elstone ; et il alla regarder les squaws qui préparaient le repas du soir pour leurs braves, tandis que Buffalo Bill cherchait le vieux chef.

Dix minutes après, trois guerriers indiens montaient à cheval et partaient à travers la prairie, suivant lentement la piste du Coup de la Mort.

Les révélations d’une tombe.

De grand matin, après un déjeuner substantiel, – car le scout avait toujours soin de se pourvoir abondamment de provisions, – trois cavaliers sortirent du campement indien et se dirigèrent vers le Sud ; ils étaient suivis à distance par le village tout entier, que le chef voulait transporter vers les sources de la Republican River.

Ces trois cavaliers étaient Buffalo Bill, Lord Elstone et Cœur Rouge. Ce dernier avait voulu accompagner ses hôtes au visage pâle jusqu’au petit bois solitaire où étaient inhumés les restes de Lord Elstone.

Il ne fallait que quelques heures à cheval pour y arriver. Comme ils approchaient, Buffalo Bill dit d’une voix basse et comme teintée de tristesse :

— Je connaissais bien votre frère, Lord Elstone ; c’est moi qui lui donnai sa première leçon dans la science des choses de la prairie ; et c’était un élève si bien disposé qu’il s’était promptement mis à aller seul à la chasse.

— Lorsqu’il fut tué, il avait pourtant deux compagnons, je crois, dit Lord Elstone, regardant avec un intérêt poignant le bouquet d’arbres auquel on arrivait.

— On trouva près de lui deux cadavres ; c’étaient des individus de mauvaise réputation, bien connus sur la frontière. Tous les trois étaient scalpés et dépouillés de presque tous leurs vêtements ; c’est ce qui donna naissance au bruit que c’étaient les Indiens qui avaient fait le coup. Aussitôt que j’entendis parler de cette triste affaire par un vieux guide, je vins ici et j’enterrai les corps ; quelques temps après, j’apportai un panneau que j’avais sculpté avec mon couteau et que je mis à la tête de la tombe de votre frère. Mais malgré mes diligentes recherches, je ne pus pas découvrir des traces d’Indiens près du bois, et au moment du meurtre, aucune bande de Peaux-Rouges n’était signalée dans le voisinage. Aussi ai-je toujours cru que le crime avait été commis par des blancs, qui avaient tâché de donner l’impression que les auteurs étaient les Pawnies.

— Et le motif ?

— C’était le vol, bien entendu ; car votre frère, malheureusement,

avait l'habitude d'avoir sur lui de grosses sommes d'argent ; il portait des boutons de chemise et de manchettes en diamants, et une bague de grande valeur.

— Il avait tort en cela, et je crois avec vous que c'est ce qui lui coûta la vie, s'il gît véritablement là-bas. Nous le saurons bien.

Quelques minutes plus tard, ils étaient dans le bois, sous un grand arbre, et Buffalo Bill désignait trois tombes, dont l'une était ornée d'une planche ingénieusement sculptée.

Lord Elstone s'avança vers celle-ci, et mettant pied à terre, il se tint debout, la tête découverte, tandis que deux guerriers indiens sortaient d'un fourré près de là et venaient se joindre à eux.

C'étaient les mêmes qui avaient quitté le camp du Cœur Rouge la veille au soir.

— Et l'Antilope, où est-il ? demanda le scout dans le langage des Pawnies.

— L'Antilope suit la piste du Coup de la Mort du côté du soleil couchant, répondit l'un des guerriers.

— Ah ! il va sans doute voir sa mine du Colorado. Mais est-il venu ici ? demanda Buffalo Bill.

Pour réponse les Indiens se tournèrent et montrèrent du doigt la terre près de la tombe. Suivant leur geste, l'éclaireur s'avança et regarda attentivement autour de lui.

— Oui, voici la trace de son cheval, et, mylord, regardez-là.

Le Lord se retourna vivement à l'appel que lui adressait Buffalo Bill en haussant la voix, et son regard tomba sur l'autre côté de la fosse qui avait été dérangée récemment.

Avec son long couteau, Buffalo Bill écarta rapidement la terre à cet endroit et mit au jour une petite cavité, d'où il était évident qu'on avait enlevé un paquet d'une nature quelconque.

— Voilà qui paraît décidément suspect, mylord, et si je ne me trompe, nous sommes sur les traces du meurtrier de votre frère.

— Je crois que vous avez raison, mais encore faut-il voir si c'est bien le pauvre Walter qui est enterré ici, dit le Lord en examinant le panneau sculpté sur lequel cette inscription avait été habilement gravée en creux :

Lord Walter Elstone, d'Angleterre.
Tué en ce lieu, 18…

Avec une hachette prise à sa selle et les couteaux des Indiens qui l'aidaient, la poussière et la terre meuble furent vite rejetées hors de cette fosse peu profonde, et l'on arriva bientôt au cadavre.

Il n'en restait que le squelette, la chair s'était dissoute dans le sol ; mais les os restaient pour témoigner si c'était ou non Lord Walter Elstone qui avait été enterré là.

Avec de grandes précautions, le scout souleva une main du squelette et la tint en l'air. C'était la main gauche, et il lui manquait un pouce.

— Jusqu'ici, c'est exact. Maintenant, les os de la jambe gauche, qui, comme je vous l'ai dit, étaient cassés, fit Lord Elstone d'une voix à peine distincte.

Le scout prit la jambe gauche du squelette. Elle confirmait le témoignage de la main gauche sans pouce. Il n'y avait plus de doute que la tombe ne contînt les restes de Lord Walter Elstone, frappé de mort violente loin de son Angleterre et de la belle jeune femme, qui ne voulait pas croire à son malheur, mais qui avait désormais à pleurer son fiancé mort.

La face blanche et le corps frissonnant, le frère du mort se détourna ; il ne pouvait plus supporter le spectacle de ce qu'il avait devant lui, de ces ossements qui représentaient un des êtres qu'il avait le plus aimés au monde. Il aurait volontiers, dans la noblesse de sa nature, abandonné son haut titre et ses grands biens, pour rappeler Lord Elstone à la vie.

Pendant qu'il laissait son regard errer sur la prairie, Buffalo Bill réunit les os et les mit dans une couverture, qui fut attachée sur le dos d'un des poneys indiens, pour être transportée au fort. Là, on ferait faire un cercueil, où seraient déposés les restes mortels du Lord que son frère emporterait pour les réunir à ceux de ses ancêtres dans le tombeau de famille des Elstone.

— Maintenant. Mylord, dit alors Buffalo Bill, je vous laisse retourner au fort avec ces deux guerriers indiens, pendant que je vais suivre la piste de Roy Kent, car je suis résolu à trouver ce qui l'a fait venir à cette fosse.

— Très bien, Cody ; je vous attendrai au fort. J'ai maintenant un autre devoir à remplir, celui de punir le meurtrier de mon frère.

Après un court repos, tous quittèrent le bois, Lord Elstone et les Indiens dans la direction du fort, et Buffalo Bill seul, sur la trace du Coup de la Mort et de l'Indien qui l'avait suivi.

Pendant plusieurs heures après son départ du petit bois, Buffalo Bill maintint un galop aisé et rapide. Son splendide cheval Brigham ne

donnait aucun signe de fatigue en laissant les milles et les milles derrière lui. La piste était parfaitement visible aux yeux expérimentés du scout, d'autant plus que le guerrier indien s'était évertué à laisser une large trace.

Vers le soir du second jour, le scout approchait des collines en un point où il savait qu'il y avait eu naguère un populeux camp de mineurs, lequel était maintenant presque désert, parce que la terre ne rendait pas comme on s'y était attendu.

Buffalo Bill avait entendu dire que çà et là, disséminés dans ces collines, de rares mineurs étaient restés, espérant contre toute espérance qu'une riche récolte du précieux métal jaune les récompenserait tôt ou tard de leurs jours de dur labeur.

C'était dans ces collines que l'homme connu sous le nom du Coup de la Mort avait, disait-on, une mine où il faisait travailler un ouvrier ou deux, et comme il avait toujours l'air d'avoir de l'argent, on croyait que sa part dans l'exploitation lui donnait un bon revenu.

Buffalo Bill avait atteint le pied des collines et en commençait l'ascension, lorsque Brigham tout à coup renâcla violemment, et cela dit au scout aussi clairement que l'auraient fait des paroles qu'il y avait devant eux quelque chose qui valait qu'on ouvrît l'œil.

Sa carabine en mains, et promenant de tous côtés des yeux scrutateurs, Buffalo Bill fit avancer son cheval au pas et s'engagea avec précaution dans un petit cañon, à un coude duquel il aperçut soudain un objet étendu à terre, à cent pas devant lui.

En se rapprochant, le scout reconnut tout de suite le poney que montait le guerrier indien l'Antilope.

On voyait à la tête de l'animal une blessure faite par une balle, qui avait occasionné sa mort. Il avait encore son harnachement sur lui.

— Maintenant, trouvons l'Antilope ! il lui est arrivé malheur je le crains, murmura le scout ; et, tous ses nerfs tendus, il continua à avancer dans le cañon, tandis que Brigham donnait des signes non équivoques de malaise.

— Ah !…

Cette brève exclamation suivit la découverte faite par ses yeux perçants d'une forme humaine gisant au flanc de la colline. En un instant il fut auprès, et il vit que c'était l'Antilope et qu'il était encore vivant.

Mettant sa gourde de liqueur aux lèvres de l'Indien, il lui en fit boire une gorgée, qui le ranima pour un moment. Mais il était évident que tout secours était inutile ; son sein bronzé était percé d'une balle, et rien ne pouvait guérir une pareille blessure.

Mais, sous l'influence éphémère du cordial, les yeux noirs s'étaient ouverts, hagards et égarés d'abord ; bientôt ils reconnurent Buffalo Bill et l'Indien dit d'une voix faible :

— Antilope, grand guerrier… mais lui mourir maintenant, et aller aux heureux territoires de chasse.

— Et qui a tué l'Antilope ? demanda Buffalo Bill.

— Le Coup de la Mort : mauvais visage pâle.

— Je vous crois. Et il vous a tiré un coup de fusil, n'est-ce pas ?

— Coup de la Mort au guet sur chemin et fusiller poney. Antilope courir sur Coup de la Mort et lui tirer, moi aussi, alors Coup de la Mort rire et s'en aller.

— Je lui ferai changer ce rire-là bientôt, murmura le scout ; et il examina la blessure de l'Indien, qui dit faiblement :

— Rien de bon maintenant. Antilope mourra, mais lui grand guerrier.

— Oui, et votre peuple saura que vous êtes mort comme un chef. Quand l'Antilope a-t-il vu le Coup de la Mort ?

— Quand le soleil était là-bas.

Et il essaya d'indiquer du doigt l'horizon oriental. Mais cet effort était trop pour lui. Alors, sans que les souffrances de l'agonie lui arrachassent un gémissement, il se mit à chanter son farouche chant de mort. Les bras croisés, Buffalo Bill se tenait près de lui, les traits de son beau visage empreints de sévérité et de résolution : et, comme il regardait le sauvage mourant, une flamme de colère et de vengeance brilla dans ses yeux sombres, qui ne présageait rien de bon pour Roy Kent. Graduellement le chant de mort devint de plus en plus faible, enfin les lèvres cessèrent de remuer, et le guerrier indien entra au repos éternel.

La caverne cachée.

Enveloppant le corps du brave dans sa couverture et lui faisant une couche de son équipement, Buffalo Bill le déposa dans une crevasse de rocher, et à l'aide de son couteau jeta de la terre par-dessus, de manière à lui donner une sépulture.

— Maintenant, Brigham, nous allons voir en avant ce qu'il y a d'intéressant pour nous, dit le scout en remontant sur son fidèle cheval, qui avait fait un plantureux repas de l'herbe, riche de sève, qui croissait dans le cañon.

Après quelques recherches, le scout retrouva la piste de Boy Kent, qui s'enfonçait parmi les collines. Il la suivit jusqu'à la tombée de la nuit, et alors il établit son campement. Mais avec la première lueur du jour, il était de nouveau sur la piste. Au bout de quelques heures, il arriva à un lieu de halte sur le flanc rugueux d'une colline.

C'était le vieux camp des mineurs. Il l'avait plusieurs fois visité au temps de sa splendeur, mais aujourd'hui tout y était abandon et désolation.

Il restait encore quelques cabanes délabrées, mais elles n'avaient point d'occupants, et l'on ne voyait aux alentours aucune trace de créature humaine.

La piste suivie jusque-là par Buffalo Bill semblait elle-même finir à cette place, les empreintes des sabots ferrés du cheval de Boy Kent y disparaissaient et ne se retrouvaient nulle part.

Sur le flanc de la colline il y avait une cabane en ruine, où le scout entra et mit pied à terre. Il vit devant lui une caverne en forme de tunnel, qui s'enfonçait dans la montagne et dont l'entrée était dissimulée par une toile qui avait fait du service jadis comme toile de tente militaire.

Buffalo Bill attacha son cheval à l'intérieur de la cabane, passa ses armes en revue, et hardiment, mais prudemment, pénétra dans la caverne. Tout y était ténèbres. Il ne voulut pas tout d'abord y faire craquer une allumette, de peur de donner une cible lumineuse à quelque ennemi caché peut-être en un recoin sombre.

Il s'arrêta un instant, puis s'avança à tâtons sur les mains et sur les

genoux, et parcourut ainsi une distance assez considérable. Alors se croyant trop loin pour avoir une embûche à redouter, il frotta une allumette. La lumière lui montra que le tunnel continuait, et qu'il était assez large et assez élevé pour laisser passer un cheval. Il comprit que c'était le chemin qu'avait pris le Coup de la Mort, supprimant par là ses traces.

— Je suis mieux à pied, murmura-t-il, et il poussa en avant, à la lueur d'allumettes qu'il allumait de temps en temps.

Un peu plus loin, il vit que le tunnel tournait à droite. Il s'arrêta à cet endroit, car il y avait plusieurs passages ou galeries menant en différentes directions, et il ne savait lequel prendre.

— Ma foi, je vais tirer à pile ou face ! dit-il à demi sérieusement et hésitant encore à prendre parti, quand un gémissement parvint distinctement à ses oreilles.

— Ah ! me voilà sur le point de faire une découverte. J'espère que je n'en découvrirai pas plus que je ne peux en faire, se murmura-t-il à lui-même, et il se mit lentement en marche dans la direction du bruit, qui se répétait de temps en temps.

Il n'était pas allé loin lorsqu'il sentit qu'il était en présence d'une créature humaine. Mais il n'osait plus allumer d'allumettes.

— Qui est en détresse ici ? demanda-t-il, au moment où un gémissement attendrissant se faisait entendre à quelques pas de lui.

Au son de sa parole la plainte cessa, et une voix faible répondit :

— Oh ! si vous êtes humain, sortez-moi de cet enfer de misère !

Aussitôt Buffalo Bill fit briller une allumette ; il vit, étendu devant lui, un homme, les mains appuyées sur son flanc et toutes rouges du sang vivant qui sourdait au travers.

— Je suis tout disposé à vous emporter d'ici, pourvu que vous me montriez le chemin, dit Buffalo Bill en se penchant sur le blessé.

— Ma torche est à terre, là-bas… là, c'est ça… Maintenant allumez-la et soulevez-moi.

Le scout suivit ces instructions. Il alluma la branche noueuse de pin qui servait de torche, puis il tourna et souleva délicatement l'homme dans ses bras, et, suivant la direction que le blessé lui indiquait, il l'emporta sous le tunnel par une route différente de celle par laquelle il était venu.

Au bout de cent mètres le jour apparut et aussitôt ils sortirent de la caverne pour entrer dans une cabane solidement construite en troncs d'arbres et adossée au flanc opposé de la colline. C'était l'habitation du mineur, car il était évident que c'en était un : il y avait dans un coin

une couche de peaux de bêtes ; quelques ustensiles de cuisine étaient épars sur le large foyer, et une carabine et des pistolets étaient suspendus à un râtelier près de la porte, laquelle était en face de l'entrée de la caverne. Il n'y avait pas de fenêtre ; la lumière entrait par des interstices ménagés entre les troncs d'arbres de murailles. La porte épaisse était fermée et barrée.

Buffalo Bill plaça l'homme sur la couche et enleva la barre de la porte, qu'il ouvrit toute grande, laissant entrer un brillant flot de soleil.

— Eh bien ! mon gaillard, dit-il en ayant encore recours à son flacon de liqueur, buvez un peu de ça, et ça vous remettra. Ensuite, je regarderai à votre blessure et verrai ce qu'on peut faire pour vous, dit le scout d'un ton de bonne humeur.

— C'est inutile. Son couteau est entré trop profondément. Mais n'êtes-vous pas Buffalo Bill, l'éclaireur de l'Armée ?

— Oui.

— Je vous ai vu à McPherson et aussi à Cheyenne. Je suis bien aise que vous soyez venu, parce que je sais que je serai vengé de l'homme qui m'a mis dans cet état.

— Pour le moment, voyons votre blessure. Nous causerons après.

— C'est inutile, camarade. Je suis fichu. Il frappe avec une main de fer. Mais ça adoucit l'heure de ma mort de savoir qu'il est contrecarré dans ses diableries.

— De qui parlez-vous ? demanda le scout, tout en sentant qu'il pourrait répondre sans se tromper à sa propre question.

— Je parle de ce suppôt du péché, Roy Kent.

— Je le pensais.

— Vous le connaissez donc ?

— Oui, j'ai suivi sa piste jusqu'à cette mine, et j'ai laissé une autre de ses œuvres sanglantes dans une tombe sur mon chemin.

— Est-ce possible ? Eh bien, il m'a fait mon affaire, il n'y a pas d'erreur. Voyez-vous ? il est le surintendant de cette mine.

Le scout sourit, car la mine n'avait pas l'air d'avoir grand besoin de surintendant. Le mineur vit ce sourire et reprit :

— Cela semble drôle, je l'avoue, camarade. Mais vous ne voyez pas encore toute la plaisanterie. Vous savez, d'après ce que je connais de l'affaire, le boss, comme nous appelons nos surintendants, directeurs ou chefs, a été envoyé ici par des gens qui n'ont pas besoin de lui à Saint-Louis ; on le paye tant pour exploiter cette vieille mine, qui n'a jamais rien produit de bon. Bien. Il m'a engagé pour faire le travail, et

j'obtenais assez pour avoir un petit bénéfice quand, il y a trois jours j'ai tapé sur le riche filon.

— Quoi ? fit le scout, surpris.

— Vrai ! Un filon plus riche qu'une banque. Il y a des tas de métal jaune dans ce trou d'où vous m'avez tiré ; c'est au-dessus d'un petit ruisseau souterrain, et il y a là de la poudre en couche épaisse, sûr et certain.

— Vous m'étonnez.

— J'étais étonné moi-même, camarade, et j'allais courir dire la chose au boss, quand le voilà qui arrive. Je lui fais connaître le secret et je lui dis comme son vieil oncle de Saint-Louis serait content, même s'il était déjà ce que vous appelez un millionnaire. Vous savez que je connais la famille, car le vieil oncle et moi, nous étions une paire d'amis, dans les beaux jours de la Californie, il y a longtemps.

— J'ai peur que vous ne parliez trop, attendez que j'aie pansé votre blessure et que vous vous soyez reposé, dit le scout avec bonté.

— Je vous ai dit que c'était inutile, Bill. Je suis en route pour traverser bientôt le fleuve noir, et si je ne lâche pas les cordons de ma langue, j'aurai fini le passage avant d'avoir pu contrecarrer ce démon de Roy Kent ; et il est capable d'une sale besogne, je vous le dis. Il faut que je parle ; il m'a servi un plat de sa façon, il faut que je parle pour me venger.

— J'écoute alors, mon ami.

— C'est ce que je vous demande, et vous aurez alors quelque chose à faire pour me venger, vous pouvez le croire. Maintenant, comme je le disais, le boss a un oncle riche à Saint-Louis, qui a une fillette gentille comme un ange ; et Roy me dit un jour, à moi parlant : Buck – vous savez mon nom est Buck, non, au contraire, mon nom n'est pas ça, et je suis un menteur ; mais je le laisse comme si c'était bien ça et je trouve qu'il vaut mieux que Gabriel m'appelle de ce nom lorsqu'il sonnera ses trompettes au jugement ; car mon nom réel, je ne lui ai pas fait honneur quand j'étais jeune, et je ne veux pas qu'un individu comme moi soit enterré sous le nom que mon bon père et ma bonne mère portaient, bénis soient-ils ! ils sont partis, eux aussi, et je vois bien comment j'ai aidé à les mettre prématurément à la tombe.

Les larmes montaient à ses grands yeux fixes, pendant qu'il se rappelait ses parents, et le scout parut profondément ému devant cette face rouge et fiévreuse. Il prit dans les siennes la rude main du blessé.

Après un arrêt d'un moment, le mineur continua :

— Mais je m'écarte de la piste, Bill. Je vous parlais d'Andrew Melton, l'oncle du boss de cette mine ; nous étions gamins ensemble, et

Andrew me tira du bief du moulin, un jour que j'étais trop pressé d'aller me faire juger comme un mécréant ; et je ne l'ai jamais oublié, quoique j'aie mangé pas mal de vache enragée depuis ce temps-là. Eh bien ! Roy me dit : Vous avez frappé sur le riche filon, vous m'avez dit, hein ! Buck ? Et je dis à Roy, comme ça : Oui j'ai frappé dessus. Bon ! dit-il. Alors je suis un homme calé. Quant au vieux Melton, il ne saura jamais que la mine a produit un rouge liard, car il la croyait sans valeur quand il m'y a envoyé voici quatre ans. Et je dis comme ça : Boss, j'imagine que le vieux le saura. Et comment le saura-t-il ? demanda-t-il en se tournant vivement sur moi. Parti, je lui dirai, que je lui dis tous uniment. Il devint blanc comme un spectre, Bill, mais il ne dit rien ; seulement il me dit de lui montrer le filon que j'avais ouvert ; et, comme un sot, je retournai dans la galerie avec lui et je lui montrai la poudre, et ses yeux étincelèrent juste comme ceux d'un serpent, et alors je vis mon danger, car j'avais laissé mes joujoux à tirer des balles ici dans la cabane. Ah bien ! Il fut sur moi en un instant, hurlant comme un sauvage. Vous le direz, hein ? N'est-ce pas, maudit fou ? Je ne suis pas un enfant, Bill, mais ce démon doit être plus fort qu'il n'est permis à un homme qui n'est qu'une créature humaine. Il me contint dans ses bras et m'enfonça son couteau deux fois ici ; vous voyez les trous que la lame a fait. Je tombai, et craignant qu'il ne frappât de nouveau, je fis le mort étonnamment. Il regarda le filon, en se murmurant qu'il irait à Saint-Louis, qu'il achèterait la mine au vieux pour un air de flûte ou pour une chanson – et le fait est qu'il chante bien, je l'admets, – et qu'il reviendrait et exploiterait la mine pour son compte. Mais ce n'est pas là tout ce qu'il dit : il menaçait d'avoir les titres de propriété de cette mine à son nom, dût-il tuer le vieux Melton et épouser sa fille.

— La canaille ! s'écria Buffalo Bill indigné.

— Il est encore pire que ça, Bill ; et vous voyez comme je serai heureux de le contrecarrer, même si je suis mort.

Buffalo Bill ne voyait pas tout à fait les choses sous ce jour-là, mais il comprenait le raisonnement du vieux mineur et cela suffisait.

— Buck, je vous promets loyalement d'aller à Saint-Louis s'il le faut. Roy Kent ne touchera jamais un dollar de bénéfice de cette mine, et lorsque je frapperai le coup suprême, je penserai à vous, car c'est maintenant une question de vie et de mort entre cet homme et moi.

— Je suis fier de vous entendre dire cela, Bill. Mais c'est un homme jusqu'au bout des ongles, ainsi veillez ! Là où il vise, la balle va, et il n'y a pas d'erreur ; l'Indien rusé, il le prend à ses ruses : c'est un gibier qui passe indemne partout. Je le connais et je vous avertis pendant que la mort s'allonge sur moi.

— Je vous remercie, Buck ; je prendrai garde, car je sais bien que ce n'est pas un homme ordinaire. Et maintenant, vieux camarade, dites-moi si je peux faire quelque chose pour vous ?

— Nenni. Les vieux sont morts et j'imagine que mes frères et sœurs ne tiennent pas à ce qu'on les fasse souvenir de moi, car je ne leur ai apporté que misère et honte.

Buffalo Bill regarda le moribond avec surprise, car sa voix était soudain devenue plus forte et il avait complètement abandonné le langage de la frontière.

— Oui, continua-t-il en anglais correct ; j'étais un mauvais sujet, et j'ai mal tourné, malgré tout ce que j'avais autour de moi pour faire de moi un homme de bien. Je me suis mis à boire, je jouai, et c'est la vieille histoire, Bill ; je privai quelqu'un de sa vie et je m'enfuis pour sauver la mienne. Si, pourtant, il y a une personne à qui vous pourrez porter un message ou l'envoyer. C'est la femme que j'ai toujours uniquement aimée, et qui m'aimait. Après ma fuite, son père la força d'épouser un homme riche. Voici son portrait et son nom ; le mien y est aussi.

Mais il n'eut pas la force d'enlever de son cou une miniature montée en or. Le scout coupa le cordon de cuir qui la retenait et la lui plaça dans les mains.

C'était le portrait d'une jeune fille, avec de grands yeux bleus et tristes et un visage d'une rare beauté. Au revers de la monture d'or était gravée cette inscription :

Alfred Burke, à May Curtis. Octobre 1, 18…

Le mineur porta un instant ses yeux brûlants sur cette jeune figure et dit d'une voix rauque et précipitée :

— Prenez-là, Bill !

Après un long silence, il dit encore :

— Tout le monde à Saint-Louis, – c'est-à-dire ceux dont les souvenirs datent d'un quart de siècle – vous dira qui May Curtis épousa. Donnez-lui ce médaillon, Bill, et dites-lui qu'Alf Burke ne s'est jamais marié et qu'il est mort avec cette image sur lui. Ses traits se contractèrent convulsivement, et après ce spasme de douleur, il parut reposer plus à l'aise et s'endormit.

Pendant longtemps Buffalo Bill resta assis à ses côtés, notant la fuite rapide de la vie, comme d'un sablier glisse le sable ; puis il se leva et se mit à arpenter la chambre, plus ému par ce triste spectacle qu'il ne voulait se l'avouer.

— Bill !

Le scout tressaillit, s'avança vers le lit de fourrures et se pencha au-dessus du mourant. Ses yeux étaient enfoncés maintenant, leur éclat avait disparu et la voix était très faible. Le scout souleva la main du mineur, rendue visqueuse par la sueur de la mort.

— Je vais passer la rivière, Bill ; vous suivrez, sans manquer.

Un autre mot tremblait sur ses lèvres, mais il ne fut jamais prononcé, car le froid glacé de la mort toucha le cœur et en arrêta pour l'éternité les battements.

Profondément impressionné, le scout ne détachait pas ses yeux de ce visage revêtu du calme suprême, sur lequel il se penchait ; mais soudain il se redressa en un sursaut.

Ces mots menaçants retentissaient à ses oreilles :

— Buffalo Bill, votre heure est venue !

Un duel étrange.

Par la porte ouverte, à dix pieds de lui environ, le scout vit un cavalier qui le couchait en joue.

Ce cavalier, c'était Roy Kent. La fureur convulsait sa face orageuse, et dans ses yeux se lisait clairement la volonté de tuer. Il avait tout l'avantage. Le scout voyait bien que le moindre mouvement de défense qu'il ferait déterminerait le coup fatal, car Roy Kent, il ne l'ignorait pas, méritait son surnom de Coup de la Mort. C'était même cet avantage qui donnait à Roy Kent l'idée raffinée de jouer au moment avec l'homme qu'il avait l'intention de tuer. Buffalo Bill vit tout cela dans un éclair, et quoiqu'il se tînt immobile comme une statue, ses yeux de flamme cherchaient autour de lui quelque secours, quelque moyen d'échapper. Tout de suite il en aperçut un, c'était une chance bien légère, mais quel que soit le risque qui peut vous sauver la vie, cela vaut toujours mieux que la certitude de la mort.

Lorsqu'il s'était relevé en se tournant vers le danger, sa jambe gauche était portée en avant, de sorte que le bout de son pied touchait le bord de la porte ouverte ; il la poussa et elle se referma en claquant. Le coup de fusil partit immédiatement et la balle déchira le côté de la pesante porte ; mais cela sauva la vie de Buffalo Bill, qui immédiatement remit la lourde barre en place et s'élança à une des fissures de la muraille, la carabine à la main.

Mais Roy Kent vit aussitôt le péril qu'il courait à son tour ; il enfonça les éperons dans les flancs de son cheval et disparut au tournant d'une colline.

Dès que Buffalo Bill se fut assuré que son ennemi était hors de la portée de sa carabine, il prit son parti, alluma la torche de pin et s'élança dans le tunnel.

Il trouva aisément son chemin, et au bout de quelques minutes il ressortait par la cabane en ruine par laquelle il était entré.

Son fidèle cheval fit entendre un bref hennissement de joie à sa vue, et un instant après le scout était en selle ; car il n'avait nul désir d'être acculé dans quelque coin, ne sachant pas combien de compagnons pouvait avoir le Coup de la Mort.

En arrivant au grand air sur le flanc de la colline, il poussa un soupir de soulagement et murmura :

— Maintenant je suis libre, et peux me mesurer avec le plus fort et le plus fin.

Mais il ne semblait point que le Coup de la Mort eût prévu dans ses plans, ni qu'il désirât une rencontre en rase campagne avec son adversaire, car nulle part il n'était visible et l'obscurité se faisait rapidement.

— Viens, mon vieux, je vais te donner ton souper et de l'eau ; tu le mérites bien ; après quoi, je pousserai une reconnaissance à pied, pour voir ce que ce démon manigance, dit Buffalo Bill à son cheval.

Il ne fut pas long à trouver de la bonne eau et de l'herbe. Il enleva la selle et la bride de sa bête, et l'entrava avec un lasso pour la laisser paître. Il faisait maintenant tout à fait nuit. Après un léger souper, le scout mit sa carabine sur son épaule et s'avança avec précaution.

Il n'avait parcouru qu'une courte distance, lorsqu'il aperçut devant lui un rouge flamboiement, et bientôt il arriva devant la cabane du mineur qui brûlait comme un bûcher. Prudemment il s'approcha tout près en rampant et regarda dans le voisinage, espérant voir Roy Kent sortir de quelque cachette à la lumière de l'incendie.

— Évidemment il croit que je suis dans la caverne, et il veut me faire sortir en m'enfumant, se dit-il ; et avec la patience d'un Indien, il s'assit, attendant que l'ennemi se fît voir.

Mais la cabane brûla jusqu'au sol, les flammes s'éteignirent et le rusé Coup de la Mort ne se montra pas.

— Bien ! Je ne veux pas perdre une nuit de repos pour vos beaux yeux, Mr. Kent. Je retourne au cañon et, dans la matinée, je retrouverai votre piste.

Ce disant, il retourna à la petite vallée où il avait laissé Brigham, et, s'enveloppant dans ses couvertures, il s'endormit bientôt profondément. Dès l'aube, il était sur pied ; il monta à cheval et se dirigeait vers la cabane incendiée. Des charbons ardents couvaient encore sous la cendre, mais il n'y avait point trace de vie aux alentours et il reconnut en un tas les ossements carbonisés du mineur.

— Il a incinéré le vieux Buck, c'est certain, dit-il avec une nuance de tristesse. Puis il revint, en longeant le flanc de la colline, à la cabane en ruine qui cachait l'autre entrée de la galerie.

Là non plus il ne trouva aucune trace de son ennemi. Mais en décrivant un large circuit, à la base de la colline, il ne tarda pas à croiser les traces de sabots ferrés s'éloignant de ces mines désertes.

— C’est sa trace, et faite d’hier soir. Il a une longue avance sur moi, mais je le suivrai, se dit le scout, et il pressa son cheval sur la piste laissée par la monture du Coup de la Mort.

Elle allait au nord vers le fort Sedgwick, mais, avant d’y arriver, elle tournait dans la direction de McPherson. Buffalo Bill ne prit plus de précautions particulières pour suivre son homme, car il se sentait certain qu’il était audacieusement retourné au Poste.

C’était un long chemin à faire. Mais Brigham était un bon voyageur, et conduirait heureusement son maître à destination.

Le soleil se couchait que le scout était encore à quelques milles du Poste, et lorsqu’il traversa les rues pour aller à la cabane où il comptait trouver Lord Elstone, il n’y avait d’ouverts que les saloons, ou palais de l’alcool, et les enfers du jeu.

Comme il passait devant un saloon brillamment éclairé, qu’il connaissait pour être une des pires cavernes de la frontière, il entendit tout à coup des voix élevées au diapason de la colère et, d’après les paroles, il était évident qu’une bataille était imminente.

— Je dois connaître cette voix, dit-il en relevant les rênes et en écoutant. Ces paroles vinrent à ses oreilles, prononcées avec l’accent clair et un peu grêle d’un jeune garçon :

— Il a insulté la fille, elle est ma sœur, et s’il ne se bat pas avec moi, c’est un lâche !

Aussitôt Buffalo Bill se jeta à bas de son cheval, l’attacha à un poteau près de là et entra dans le saloon juste au moment où une grosse voix criait :

— Vous avez à vous battre contre le garçon ou contre moi, ainsi choisissez entre nous.

Buffalo Bill était déjà dans la porte, mais la surexcitation était si grande que son entrée ne fut pas remarquée.

C’était une longue salle étroite de structure grossière, avec un bar, ou comptoir, qui s’étendait dans sa largeur, tout au fond. Derrière, se tenaient deux hommes à mine bourrue qui regardaient ce qui se passait avec indifférence.

Dans le bout le plus rapproché de la porte donnant sur la rue, il y avait des tables et des chaises, dont quelques-unes étaient occupées par des hommes trop habitués aux scènes de violence et de sang pour se laisser déranger par une lutte de paroles. Quand le temps de l’action serait venu, ils s’écarteraient hors de portée, mais pas avant. Il y avait là une cinquantaine d’hommes à la mine sauvage, quelques soldats du fort et plusieurs individus vêtus avec une élégance criarde, bien connue comme étant des sports, ou joueurs de profession. Mais le

centre des regards, c'était un jeune homme de dix-neuf ans peut-être, aux formes grêles, bien habillé, et coiffé d'un chapeau rabattu qui cachait une partie de ses traits.

Sa main reposait sur le pommeau d'un pistolet, ses yeux jetaient des éclairs, sa bouche serrée avait une expression de témérité et de résolution qu'une légère moustache ne cachait pas. Devant lui et aussi en attitude de défense, se tenait Lord Elstone, froid, mais décidé.

— Il dit qu'il n'a pas insulté votre sœur et qu'il ne veut pas se battre avec un enfant, cria l'un des hommes qui font en se donnant des airs de pacificateur, poussait en dessous à rendre le combat inévitable.

— Un enfant ?… Ah ! je suis un enfant !… Eh bien ! je lui prouverai que je peux agir en homme, cria le jouvenceau indigné.

— Je ne savais pas que la gonzesse avait un frère, dit un des assistants.

— Eh bien ! vous le savez maintenant, et un qui est déterminé à punir son insulteur, répondit le jeune homme, la main toujours placée comme une menace sur son pistolet.

— Mon garçon, si vous avez un sujet de querelle avec moi, nous réglerons la chose autre part. Je ne suis point amateur des brailleries de cabaret.

Et Lord Elstone tenta un mouvement vers la porte, mais une demi-douzaine de gros et grands gaillards lui barrèrent le chemin, et l'un d'eux, qui paraissait le meneur, s'écria :

— Non, camarade ! C'est bataille ou reculade, ici, sur la frontière ; et si vous vous battez et tuez le petit, vos embêtements ne feront que commencer, tandis que si vous reculez, oh ! alors, nous vous ferons la vie mouvementée, n'ayez pas peur !

Lord Elstone jeta un regard autour de lui comme pour saisir un visage ami, mais les soldats qui, seuls, paraissaient le connaître, détournaient les yeux, car ils redoutaient trop cette foule pour venir à son aide.

— On ne m'intimidera pas, les hommes ! on ne me fera pas faire par des menaces ce qu'il ne me plaît pas de faire. Écartez-vous donc, car je sors d'ici.

Il y avait dans la voix du noble Anglais une certaine vibration qui prouvait que ce serait un dangereux adversaire si on le poussait à bout, et quelques-uns le savaient. Mais les autres étaient tellement aveuglés par la boisson qu'ils ne se doutaient pas qu'ils pourraient bien trouver leur maître ; ils avançaient, la main sur le revolver, et, braves en raison de leur nombre, ils étaient déterminés à précipiter les choses jusqu'à la crise.

— Gentlemen, vous allez beaucoup trop vite.

Tous se retournèrent en entendant ces paroles, articulées d'un ton froid et tranchant, et une douzaine de voix s'écrièrent en chœur :

— Buffalo Bill !

— Oui, je suis Buffalo Bill, et j'arrive juste à temps pour empêcher une scène déshonorante. Ce gentleman est mon ami, et qui lève la main contre lui a par là même à me combattre.

Il n'y avait pas un homme présent, à une ou deux exceptions près, qui ne connût le scout. Tous reculèrent à l'idée d'en venir aux mains avec lui, et plusieurs dirent en manière d'excuse :

— Nous ne savions pas que c'était un de vos pards, Buffalo Bill.

— Eh bien ! vous le savez maintenant.

Et se tournant vers Lord Elstone, qui semblait grandement soulagé par sa venue, il poursuivit :

— Voulez-vous venir avec moi, mylord ?

— Volontiers, Cody. Je suis entré ici pour voir un peu ce que c'est que vos saloons ou débits de boissons, sur la frontière, et ce jeune homme m'a suivi, m'accusant d'avoir insulté sa sœur, et demandant que je me batte en duel avec lui ici même, – invitation que j'ai refusée très décidément, dit le noble d'un ton à demi-amusé.

Au moment même où Buffalo Bill allait répondre, et où beaucoup, prévoyant ce qu'il allait dire, se dirigeaient vers le bar, un gros ruffian, fortement barbu et bâti en géant, se campa en face de lui, disant :

— Ce bonhomme peut être un de vos amis, camarade, mais ça ne m'effraye pas, car je suis le boss des Montagnes Rocheuses et les gars m'appellent une terreur. Vous pouvez avoir entendu parler de moi ?

— J'ai entendu parler d'un bon nombre de mauvais drôles venant des Rocheuses, mais je crois que vous pourriez leur damer le pion, répondit Buffalo Bill d'un ton calme, presque indifférent.

Immédiatement la face du bravache devint blanche de rage, et il cria :

— Si vous n'avez pas entendu parler de Red Reid, il est temps que vous en entendiez parler, et que vous le sentiez aussi, car je relève cette querelle. J'ai dit à ce garçon que je l'aiderais à sortir de ses ennuis et que, si ce coq de fantaisie que voilà ne se battait pas avec lui, il aurait à s'empoigner avec moi, et comme vous avez pris son parti, eh bien ! nous nous paierons une petite distraction entre nous, pour le plaisir de tous ces bons garçons, car je suis un mordeur, oui, je suis un mordeur des Rocheuses.

Le gros bravache dansait, dans la salle, de joie et d'enthousiasme pour sa victoire prochaine. Tous les assistants comprenaient maintenant que ça allait certainement devenir vilain ; ils commençaient à donner plus d'espace aux adversaires, en s'écartant, sauf Lord Elstone, qui maintenait sa place à côté du scout.

— Oui, je suis un mordeur ; oui, j'en suis un, hurlait encore le desperado.

— Alors prenez garde. Vous pourriez mordre plus que vous ne pouvez mâcher, repartit le scout toujours avec le même calme.

Mais quelque indifférence qu'il affectât, tous savaient que Buffalo Bill faisait du travail instantané, quand on le pressait ; qu'il était l'homme des frontières le plus prompt à manier le couteau, et de beaucoup le meilleur tireur.

— Camarade, verse-moi un verre de fil-en-quatre, du vrai tord boyaux, hurla le desperado ; et le garçon du bar lui apporta la liqueur, qu'il jeta en deux coups dans son gosier.

— Gentlemen, voulez-vous nous faire le plaisir de boire un verre avec mon ami et moi, avant que nous partions ? dit Buffalo Bill en s'adressant à la foule d'un air aimable ; et il fit un pas vers le comptoir.

Mais le bravache se dressa aussitôt devant lui, la figure menaçante :

— Si vous prenez votre verre, camarade, il faut me passer sur le corps.

Ces mots étaient à peine sortis de sa bouche qu'une main de fer l'empoignait à la gorge et l'instant d'après, déployant une force presque surhumaine, Buffalo Bill lançait la brute malfaisante dans le coin le plus éloigné du saloon.

— Écartez-vous tous, commanda la voix du scout, et aussitôt comme un tigre enragé, l'énorme desperado se releva et se précipita sur son adversaire, son large couteau dans une main et un revolver dans l'autre.

Il y eut des exclamations et des cris sauvages, des piétinements, des chaises et des tables renversées, puis deux coups de feu rapides, un grand cri et une chute pesante. Un moment après, lorsque la fumée et la poussière se furent dissipées, Buffalo Bill dit tranquillement :

— Maintenant messieurs, nous allons prendre notre verre.

Sur le plancher, une balle dans le crâne, gisait Red Reid, la Terreur des Montagnes Rocheuses. Avec le sang-froid si caractéristique des hommes de la frontière, ou bordermen, toute l'assemblée se porta au bar, et chacun avala sa consommation. En se tournant pour partir, Buffalo Bill dit au patron :

— Dick, faites enterrer cet individu, je payerai.

— Je le ferai, Bill, et ce sera les débuts du nouveau curé ; c'est sur lui qu'il essayera ses prières, répondit le dispensateur des liquides à boire, très content de la popularité qu'allait donner à son saloon l'affaire qui venait d'avoir lieu.

— Mais où est le gamin ? demanda Buffalo Bill, en se dirigeant vers la porte avec Lord Elstone.

— Le jeune gars est parti juste comme vous entriez, Bill ; pourquoi, je n'en sais rien dit quelqu'un dans la foule.

— C'est aussi bien ! Venez mylord.

Et les deux amis sortirent du saloon ensemble.

Un médaillon compromettant.

En arrivant près de sa cabane, Buffalo Bill poussa un peu plus loin, pour mettre son cheval à l'abri et veiller à son bien-être, laissant Lord Elstone entrer seul. À peine avait-il mis pied à terre qu'il entendit le craquement sec d'un pistolet, suivi d'un cri étouffé qui semblait demander du secours. Il se précipita vers sa cabane, d'où le bruit paraissait venir, et se trouva en face de deux hommes luttant l'un contre l'autre, ou plutôt dont l'un tenait l'autre dans ses bras robustes.

— Ah ! Cody, j'ai pris le jouvenceau. Aidez-moi à le maintenir.

C'était Lord Elstone qui parlait, et le jouvenceau était le jeune gars qui avait cherché à avoir un duel avec le noble Anglais dans le saloon. L'étreignant dans ses bras puissants, Buffalo Bill l'enleva complètement de terre, et Lord Elstone ayant ouvert la porte il le porta dans la cabane où une lumière brûlait.

— Oh ! laissez-moi aller ! Je vous en prie, laissez-moi aller ! implorait le jeune garçon avec une ardeur pénétrante. Touché par son appel, Lord Elstone dit à Buffalo Bill :

— Il est sorti de l'ombre de la cabane, et en me disant de me mettre en défense, il a fait feu. La balle a été détournée par une décoration militaire que je porte. Comme je ne parvenais pas à dégager mon pistolet de son étui, je sautai sur lui et l'arrêtai. Mais maintenant lâchez-le.

— Non : je veux d'abord savoir qui il est et ce qu'il veut, dit le scout d'un ton ferme ; et sans s'occuper des objurgations du jeune homme, il le traîna à la lumière.

Au premier coup d'œil jeté sur ce pâle visage, il s'écria :

— Wild Nell, par tout ce qu'il y a de sacré !

Lord Elstone se précipita pour mieux voir la jeune femme déguisée dont les lèvres avaient perdu leur moustache dans la lutte ; et le sombrero ayant glissé à terre, on voyait ses cheveux relevés en un nœud au sommet de sa tête. Vaincue par l'émotion, elle s'abattit sur un siège, son visage dans ses mains, et fondit en larmes. Pendant quelques instants les deux hommes se regardèrent en silence, puis Lord Elstone lui demanda avec douceur :

— Comment vous ai-je fait du mal, qu'en vouliez-vous à ma vie ?

Séchant ses larmes, elle le regarda droit en face et répondit d'une voix ferme :

— Vous êtes venu à ma cabane me demander si on avait des nouvelles de Buffalo Bill, et vous avez vu à mon cou ce médaillon – elle tira de son sein un joyau composé d'une étoile et d'un croissant de diamants, dont le revers était disposé pour recevoir une miniature.

— C'est vrai, j'ai reconnu le médaillon, et il était bien naturel que je vous demande des renseignements.

— J'ai refusé de vous les donner et vous avez dit que je portais ce qui avait été gagné par un meurtre odieux, et j'ai répliqué que vous mentiez.

— C'est vrai, et votre sexe vous a gardée de la punition de votre insulte, répliqua froidement l'Anglais.

— Je le savais, et c'est pourquoi, irritée par vos paroles, je me suis déguisée en homme et ai été vous chercher au saloon où je vous avais vu entrer.

— Je remercie Dieu de ne pas m'être laissé entraîner dans une affaire avec vous, mais votre refus de répondre à mes questions relatives à ce médaillon m'a fait naturellement penser que vous saviez d'où il venait.

— Oui, je le sais, et je veux bien vous le dire, seulement mon cœur s'est révolté à l'amère pensée d'être prise pour une voleuse, dit la jeune fille impétueusement.

— Pardonnez-moi, je ne voulais pas vous offenser. Laissez-moi vous expliquer l'intérêt que cette chose a pour moi. Je suis venu dans ce pays pour savoir s'il était vrai que mon frère avait été cruellement mis à mort par les sauvages, et, dans ce cas, pour emporter ses restes en Angleterre, après avoir, si possible, provoqué le châtiment de ses meurtriers. Lorsque mon frère vint en Amérique, il portait ce médaillon que vous avez, et suspendu à son cou par la même chaîne.

Le visage de Wild Nell avait pris une teinte cadavérique ; d'une voix faible comme un souffle elle demanda :

— Ne peut-il pas y avoir quelque erreur ? C'en était peut-être un autre semblable ?

— Il n'y a point d'erreur, car, au premier coup d'œil j'ai vu, quand vous l'aviez au cou dans votre cabane, et je vois maintenant des marques distinctives qui ne seraient reproduites accidentellement dans aucun autre ouvrage de même fabrication.

— Et ces marques distinctives sont ?… demanda la jeune fille

anxieuse, pendant que Buffalo Bill s'avançait avec un intérêt croissant.

— D'abord le croissant est le blason de notre famille en Angleterre, et l'étoile celui d'une autre famille noble qui devait s'allier à la nôtre ; l'opale est la pierre porte-bonheur des Elstone depuis des générations ; vous la voyez au centre du croissant de diamants ; d'un autre côté, l'émeraude est la pierre porte-bonheur de la famille dont l'étoile représente le blason, et vous la voyez au centre de l'étoile, là…

Il avança la main comme pour toucher le précieux objet ; mais avec un cri d'effroi nerveux, Wild Nell se recula, disant :

— Non, non, non, ne le prenez pas !

— Du moins permettez-moi de le regarder. Ce n'est pas sa valeur que je considère, et vous en aurez toujours l'équivalent.

La jeune femme se redressa fièrement et répliqua :

— Moi non plus, je ne le pris pas pour sa valeur intrinsèque, mais à cause de celui qui me l'a donné.

— Je vous le rendrai, si vous me permettez de le regarder de plus près.

— Jamais !

— Eh quoi ! Nell, quelle mouche vous pique ? demanda Buffalo Bill, étonné de ces façons étranges. Mais sans avoir l'air de s'en apercevoir, Lord Elstone continua :

— Il y a au revers la miniature d'une dame ?

— Il n'y en a pas ! fit Nell avec force.

L'Anglais parut embarrassé et dit, l'air pensif :

— Pourrais-je m'être trompé sur l'identité de ce médaillon ?

— Vous vous êtes trompé certainement.

— Et il n'y a pas de miniature sur le revers ?

— Si, il y en a une, mais pas d'une femme.

— Ah !…

Lord Elstone regarda Buffalo Bill qui avait poussé cette exclamation.

— Et le portrait est ovale ?

— Oui.

— Autour du bord, il y a un cordon de petites opales ?

— Oui, dit encore Wild Nell, quoiqu'avec une répugnance évidente.

— Et c'est une miniature d'homme qui est dans le médaillon maintenant ? demanda tout à coup Buffalo Bill d'un air indifférent.

La réponse vint tout de suite :

— Oui.

Mais, comme si elle avait le sentiment de s'être commise trop avant, elle reprit :

— Je ne puis vous dire de qui est le portrait qui est dans le médaillon. Il m'a été donné par quelqu'un qui m'est très cher et je le porte pour l'amour de lui.

— L'amour de lui ! murmura le scout, et il eut quelque chose dans son accent qui rendit plus pâle encore le visage de la jeune femme.

— Depuis combien de temps l'avez-vous, si je puis le demander, fit Lord Elstone.

— À cela aussi je refuse de répondre, répliqua-t-elle avec du défi dans la voix.

— Nell, dit le scout en s'avançant vers elle, ne pensez pas que Lord Elstone ou moi nous croyions que vous savez la raison pour laquelle vous ne devriez pas posséder ce médaillon ; nous vous croyons innocente en cette affaire, et pour le prouver, nous ne rendrons pas public ce que nous en avons découvert, de manière à faire éclater à tous les yeux la vérité ; mais nous désirons savoir une chose, que voici : Qui vous l'a donné ?

— Bill, il n'y a pas de pouvoir sur terre qui me le fasse dire.

— Soit : laissons cela. Je vais vous reconduire jusqu'à votre cabane, mais je vous avertis de ne pas attenter de nouveau à la vie de Lord Elstone, ou nous nous fâcherons.

— C'est une affaire finie. Je sais maintenant quels étaient ses sentiments relativement au médaillon et je ne le blâme pas. Bonsoir mylord, et ne soyons plus ennemis !

Elle tendit sa main à Lord Elstone, qui la prit froidement et s'inclina. Puis elle quitta la cabane avec Buffalo Bill.

Arrivés devant la demeure de cette femme étrange, elle se tourna et dit d'une voix basse :

— Vous avez été bon de me reconduire jusque chez moi, Buffalo Bill. Bonne nuit !

Elle lui tendait la main ; mais le scout, au lieu de la prendre, lui dit d'un ton ferme :

— J'entre, Wild Nell, je désire causer avec vous.

La jeune femme se mordit les lèvres, comme si elle était ennuyée, mais elle mit sans rien dire la clef dans la serrure et ouvrit la porte. C'était une cabane double, c'est-à-dire qu'elle contenait deux

chambres, spacieuses l'une et l'autre ; derrière la maison était une petite écurie avec trois chevaux, connus comme des bêtes splendides et que Wild Nell soignait elle-même. La chambre dans laquelle ils entrèrent faisait l'office de salon et de chambre à coucher ; c'est dans l'autre à côté, qu'elle faisait la cuisine et prenait ses repas, car Wild Nell faisait tout par elle-même.

Aux murs de la première pièce étaient suspendus beaucoup de peintures et de croquis, œuvres de la belle habitante. Ces murs étaient tendus de peaux de chats sauvages, de panthères et d'antilopes bien apprêtées et disposées artistement, tandis que des peaux de buffles et de loups recouvraient le plancher.

Une guitare était posée sur un sofa. Dans un coin, des livres garnissaient une étagère. Des carabines de plusieurs modèles, richement montées en argent, étaient rangées dans des râteliers ; on voyait çà et là des couteaux, des pistolets, des arcs et des flèches, des tomahawks et des massues de Peaux-Rouges qui, mêlés à des selles d'homme et de femme, des lassos et des vêtements des deux sexes, complétaient, avec une table et quelques sièges, l'ameublement de la chambre.

C'était la première fois que Buffalo Bill entrait dans cette cabane, et il regardait curieusement autour de lui. Il dit bientôt avec un sourire :

— Vous avez un vrai magasin de curiosités ici, Nell.

— Rien qui ne soit utile, cependant. Asseyez-vous je vous prie.

Le scout se jeta sur une chaise, et Wild Nell prenant un siège près de lui, dit simplement : — Eh bien ?

— Nell, vous êtes vous-même une curiosité, une merveilleuse énigme, et je ne sais comment vous expliquer, dit le scout, comme s'il était embarrassé pour commencer la conversation.

— Je suis une misérable femme, Bill, une pécheresse, répondit-elle avec amertume.

— Vous ne devriez pas être ce que vous dites. Vous êtes étrangement belle, vous avez de l'éducation, des goûts raffinés, et vous feriez l'ornement de toutes les sociétés…

— Mais la frontière me convient mieux, car vous pourriez ajouter à toutes ces qualités que vous venez d'énumérer que je suis la meilleure tireuse, la meilleure cavalière et la plus sauvage diablesse de la plaine.

Elle parlait avec une grande amertume. Le scout se hâta de reprendre :

— Ce sont là des talents hautement prisés par ici, Nell.

— Chez un homme, oui ; mais non chez une femme, Bill. Enfin je

suis ce que je suis, et une cruelle destinée me talonne encore et me pousse impitoyablement à ma ruine.

— Ne parlez pas ainsi, Wild Nell, car je n'ai jamais entendu la moindre parole contre votre réputation.

— Pourquoi n'ajoutez-vous pas – depuis que j'ai tué cet homme qui me calomniait il y a un an, peu après mon arrivée ici ? Les hommes ne calomnient que les faibles, les sans défense, Bill ; et ceux qui le font sont des lâches. Les hommes braves ne parlent jamais contre les femmes, quelles qu'elles soient, car ils ont de la compassion en même temps que du courage. Ah ! bien peu savent les damnables tentations et les misères qui assaillent souvent les femmes pour les entraîner à une vie de crimes, et personne ne sait ce que j'ai souffert pour devenir ce que je suis.

— Vous menez une vie étrange, Nell, et que je ne peux pas m'expliquer, je le répète. Pourquoi avez-vous abandonné vos amis et la société civilisée pour venir ici, je ne peux pas le comprendre.

La jeune femme eut un sourire farouche, mais elle resta muette. Au bout d'un instant, Buffalo Bill demanda à brûle-pourpoint :

— Pardonnez-moi, Nell, mais Roy Kent, que vous est-il ?

En un instant Wild Nell fut debout, fixant des yeux flamboyants sur le scout, qui restait assis et la regardait de son air calme.

— Ce que m'est Roy Kent ?… Ha ! ha ! ha !…

Une fureur contenue lui faisait la voix rauque, son rire sonnait faux, et le scout naturellement s'en aperçut.

— Oui. Il y a quelques jours vous m'avez sauvé la vie en braquant votre pistolet sur le cœur de Roy Kent, et vous avez même défié le vieux Cœur Rouge au milieu de ses guerriers. Mais lorsque cet homme vous a commandé de vous désister de votre intervention, comme un enfant soumis à son père vous avez obéi. Comment, si je puis le demander, a-t-il gagné cette influence sur une femme d'une énergie et d'une indépendance à délier le diable, comme vous l'êtes ?

— Buffalo Bill, vous avez franchi le seuil de ma vie, mais vous ne verrez pas au-delà. Je vous admire grandement, je vous respecte, et je risquerais ma vie pour vous sauver de tout mal, mais ne me questionnez jamais sur ce sujet. Mon passé est comme s'il était dans le tombeau. Je ne vis que pour l'avenir et la vengeance.

Ce dernier mot passa comme un sifflement entre ses petites dents blanches, pendant que l'émotion faisait vibrer tout son corps.

— La vengeance ? vengeance de qui ? insista le scout comme pour l'aider à dire ce qui s'arrêtait sur ses lèvres.

— De Roy Kent !

Ce nom sortit de sa bouche comme une explosion malgré elle. Mais Buffalo Bill n'en restait pas moins dans une incertitude inextricable. Tout en rêvant, il regardait distraitement dans la chambre, lorsque ses yeux tombèrent sur un portrait qui les retint.

C'était un portrait de femme, dont le cadre était habilement drapé de crêpe noir. La figure était celle d'une mère de famille, très belle ; dans chaque trait il y avait une expression familière au scout, sans qu'il pût dire où et quand il avait jamais rencontré l'original. Il se leva et alla regarder attentivement la toile. Mais il s'efforça en vain de découvrir qui elle représentait, et, s'avouant impuissant, il demanda :

— Qui est cette personne, Nell ?

— Ma mère.

Ce fut tout ce qu'elle dit, et il y avait dans son accent quelque chose qui fit que le scout n'en demanda pas davantage. Il pensa qu'il n'avait plus le droit de l'interroger sur ce sujet et il lui dit amicalement :

— Eh bien ! Nell, vous pouvez toujours avoir confiance en moi comme en un ami, et si je peux vous servir, appelez-moi. Mais avant que je m'en aille, répondez-moi, s'il vous plaît, à une seule question.

— Je le veux, si je peux le faire.

Et la jeune fille vint se mettre en face du scout.

— Où est Roy Kent maintenant ?

— Il est ici, pour répondre aux curieux lui-même.

Wild Nell se retourna avec un grand cri, elle vit dans la porte à demi ouverte la grande taille et le beau visage de Roy Kent, le Coup de la Mort, et, comme il avait son revolver à la main, elle se jeta d'un élan sur la large poitrine de Buffalo Bill qui, d'un mouvement rapide, cherchait à sa ceinture sa bonne et fidèle arme.

Œil Étoilé.

Les trois acteurs de cette terrible scène restaient immobiles dans leurs positions respectives, lorsque Buffalo Bill dit d'une voix grave, mais qui ne trahissait pas la moindre émotion :

— Si vous désirez un combat à mort, entre nous deux, monsieur, je suis à votre disposition, dès que vous aurez quitté cette cabane.

— Non, j'ai l'avantage et, vous êtes un homme trop dangereux pour que j'égalise les chances. Je veux dicter mes conditions.

— Non, non, il n'y aura pas de combat entre vous deux. Quittez cette cabane, je vous l'ordonne, Roy Kent ! s'écria Wild Nell, dont les yeux lançaient des flammes.

— Nell, ne faites pas la folle. C'est à moi d'ordonner, non à vous dit Roy Kent tranquillement.

— C'est à vous d'obéir, et vous le ferez ! répliqua-t-elle, la résolution et le défi sur le visage.

— Oh ! oh ! vous prenez les rênes en main ?

— Oui, et je les tiendrai ferme pour une fois. Vous ne vous battrez pas tous les deux ici.

— Il n'y aura pas le moindre trouble, si Mr. Cody veut s'engager à se conformer aux conditions que je dicte, dit Roy Kent, qui ne quittait pas de l'œil Buffalo Bill, sur lequel il braquait toujours son revolver menaçant.

— Je ne suis les dictées d'aucun homme et, quoique vous ayez comme vous le dites, l'avantage du premier feu, si Wild Nell veut s'écarter, je réglerai la question hic et nunc, répliqua intrépidement Buffalo Bill.

— Ha ! ha ! Vous oubliez le surnom que je porte, et que ma balle vous percerait la cervelle avant que vous puissiez lever votre revolver. Non, je veux vous offrir des conditions ; et si vous les acceptez, il n'y a pas besoin de querelle entre nous.

— Mais moi, je veux une querelle entre nous. Vous avez porté une accusation fausse contre moi l'autre jour, et cherché à me faire écarter du chemin ; j'ai alors décidé qu'il y allait de votre vie ou de la mienne.

Vous m’avez tiré dessus, il y a quelques jours, dans la cabane de la mine ; ce sera mon tour la prochaine fois, et si je ne suis pas votre piste jusqu’au gibet, je suis extrêmement trompé.

— Attendez, Buffalo Bill ! Dites-moi, Buck, le mineur, était-il vivant et conscient, quand vous l’avez vu dans la cabane à l’entrée de la caverne ?

— Il l’était.

— Vous a-t-il fait des révélations quelconques avant de mourir ?

En faisant cette question Roy Kent semblait très agité.

— Il m’en a fait.

Roy Kent regarda un instant en silence l’homme sans peur qu’il avait devant lui, et puis :

— C’était mon intention, dit-il, de vous offrir la vie si vous vouliez jurer de quitter cette frontière et de n’y jamais revenir ; mais maintenant, après ce que vous venez de dire, je veux vous tuer.

Dans la physionomie de Buffalo Bill rien ne changea, quoiqu’il vît la volonté bien arrêtée de tenir sa parole de mort dans les yeux de son adversaire. Wild Nell chercha à couvrir encore plus le scout de son corps frêle. Mais Buffalo Bill avait tous ses muscles prêts, tous ses nerfs en alerte, et si, pour une fois, Roy Kent manquait son coup et faisait mentir son nom de Coup de la Mort, une terrible lutte s’ensuivrait.

— Buffalo Bill, vous avez juste une minute à vivre.

La voix de Roy Kent était calme, sa figure impitoyable, pendant qu’il avait le doigt sur la détente. La main du scout était sur la crosse de son revolver ; il guettait avec une attention d’une intensité douloureuse chaque mouvement de son ennemi, car tout dépendait du premier coup. Quant à Wild Nell, elle était livide d’émotion et se tenait obstinément entre ce canon menaçant et le scout.

— Lâche ! Ayez une rencontre avec lui, comme un homme ! Si vous voulez, c’est moi qui dirai : Feu ! s’écria la jeune fille.

— Non, je sais ce qu’il est et j’ai trop beau jeu maintenant pour risquer le combat avec lui dans des conditions d’égalité. Dans moins de trente minutes il sera mort.

— Le Coup de la Mort parle avec une langue tortueuse.

Tous tressaillirent, et malgré sa puissance sur lui-même, Roy Kent se tourna à demi en entendant derrière lui cette voix étrange. Ce mouvement, si léger qu’il fût, changea la situation : le revolver de Buffalo Bill jaillit de sa ceinture, et, vif comme la pensée, se braqua sur le cœur de Roy Kent. Les deux hommes étaient maintenant à égalité, les armes en position de tir, un doigt sur la détente. Pourquoi ne firent-

ils pas feu ? Ni l'un ni l'autre ne l'ont jamais su. Mais chacun surveillait le doigt de l'autre, celui qui reposait sur la gâchette : le plus léger frémissement dans ces deux doigts, et deux coups de feu partaient. Ils se guettaient l'un et l'autre avec une telle attention, le Coup de la Mort visant Buffalo Bill à la tête, au-dessus de Wild Nell, et l'autre visant le cœur, que ni l'un ni l'autre ne regarda ni à droite ni à gauche au moment où un pas léger se fit entendre sur le plancher. Quelqu'un s'était glissé dans la chambre qui disait :

— La langue du Coup de la Mort est tortueuse dans ses paroles : le grand tueur de buffles ne mourra pas.

En même temps une flèche était dirigée en plein vers le cœur de Roy Kent, sur un arc bandé avec une telle force que le dard aigu aurait transpercé l'homme de part en part, si les doigts bronzés qui le retenaient avaient lâché prise.

Le guerrier qui menaçait ainsi Roy Kent était une jeune fille indienne de dix-sept ans à peine. Gracieuse de formes, elle avait une beauté qu'on trouve rarement chez les femmes de sa race : ses traits étaient réguliers, ses dents blanches, et ses yeux grands et brillants comme des diamants. C'était la fille d'un chef, comme l'indiquait son costume : elle était vêtue de la plus fine peau de daim, superbement brodée de perles en verroterie, et ses bras et son cou étaient couverts d'ornements d'argent. Quelque temps auparavant, Buffalo Bill avait arraché cette jeune fille aux Sioux, qui la retenaient captive ; et depuis ce jour elle aimait avec un dévouement passionné le scout au visage pâle ; mais elle cachait son sentiment à tous les yeux, car, toute fille indienne qu'elle était, elle ne voulait pas laisser voir aux autres qu'elle avait donné son cœur à quelqu'un qu'elle savait ne pas tenir à elle. Mais elle avait pris l'habitude d'envoyer secrètement au scout des présents, tels que mocassins magnifiquement ouvragés, guêtres faites des meilleures peaux, et maintes autres petites choses qu'elle pensait devoir être agréables.

Elle venait de déposer un paquet de ces petits cadeaux sur les marches de la cabane du scout et se retirait à la dérobée pour regagner son village dans la prairie, lorsque, par la porte ouverte de la demeure de Wild Nell, elle avait vu cette scène sensationnelle, et compris que Buffalo Bill était dans un danger mortel. Aussitôt elle s'élança du beau poney tacheté qu'elle montait, se glissa jusqu'à la cabane, fixa une flèche sur son arc et entra. Sans elle, la bataille était imminente entre ces deux hommes, bataille de géants, où tous les deux peut-être, auraient succombé. Du moment que Wild Nell vit que l'Œil Étoilé menaçait d'une flèche le cœur de Roy Kent, par une de ces contradictions fréquentes dans son étrange nature, elle abandonna Buffalo Bill et se mit entre le Coup de la Mort et le danger qui le

guettait. Il n’y avait plus d’obstacle entre Buffalo Bill et Roy Kent ; mais celui-ci était trop malin pour précipiter le dénouement en faisant feu ; il savait que, quand même il tuerait le scout, il tomberait sous les mains de la vierge peau-rouge.

— Pourquoi l’Œil Étoilé tourne-t-elle sa flèche contre moi ? demanda-t-il sans la regarder, car il ne voulait pas quitter de l’œil Buffalo Bill.

— Le Coup de la Mort est un serpent dans l’herbe. Il voudrait frapper le grand chasseur, mais l’Œil Étoilé le tue s’il frappe. Les prairies sont vastes, qu’il s’en aille.

— Dois-je tourner le dos et me faire tuer comme un loup par cet homme ? dit-il avec colère.

— Non ; je ne suis pas ce que vous êtes : un assassin. Vous êtes libre de vous en aller ; mais prenez garde, la prochaine fois que nous nous rencontrerons. Quand même je pourrais vous tuer maintenant, je ne le ferais pas en présence de cette noble femme dont l’amour pour vous m’inspire pitié et respect. Suivez le conseil de l’Œil Étoilé : allez-vous-en.

Buffalo Bill parlait sur ce ton d’indifférence qui lui était habituel dans le danger. Avec la plus entière confiance en la parole de son ennemi. Roy Kent abaissa son arme et dit, la mine menaçante :

— Oui, je m’en irai. Mais, Buffalo Bill, gare à vous !

Sans un autre mot, sans même un regard pour la femme qui lui avait fait de son corps un bouclier contre la flèche menaçante de l’Œil Étoilé, Roy Kent sauta d’un bond hors de la cabane. Vivement Wild Nell se glissa derrière lui et disparu dans l’obscurité.

— L’Œil Étoilé m’a plus que rendu le service qu’elle a reçu de moi il y a déjà bien des mois, et le tueur de buffles la remercie, dit Buffalo Bill prenant avec bonté la main de la jeune fille qui maintenant tremblait visiblement.

— Le chasseur au visage pâle est un puissant chef, et ses paroles sont bonnes au cœur de l’Œil Étoilé, mais il faut qu’elle retourne vers son peuple, dit-elle doucement.

— Pourquoi l’Œil Étoilé est-elle ici quand son peuple est si loin sur la prairie ?

La jeune indienne baissa la tête à cette question, et sans dire un mot elle se tourna et franchit la porte.

Buffalo Bill la suivit, et comme il se tenait dans l’ouverture de la porte éclairée par la lumière de l’intérieur, un éclair brilla à quelque distance et il tomba de toute sa longueur.

Une vengeresse sur la piste.

Un cri de femme suivit la détonation, puis le battement rapide des sabots d’un cheval. Celui qui avait tiré ce coup de fusil, c’était Roy Kent. Il était remonté sur son cheval là où il l’avait laissé, dans un petit bois non loin de la cabane, et Wild Nell l’y avait rejoint. Il commença par maudire amèrement la pauvre femme pour l’avoir suivi, et surtout pour l’avoir empêché de tuer l’éclaireur quand il le tenait à sa discrétion ; mais la réponse qu’elle lui donna à voix basse lui fit dire :

— C’est bien ! Nous nous verrons une autre fois.

C’est à ce moment que le scout se montra dans la baie éclairée de la porte, et que, rapide comme l’éclair, Roy Kent épaula sa carabine et pressa la détente. Buffalo Bill tomba. Un cri farouche s’échappa des lèvres de Wild Nell, et le Coup de la Mort avec un rire féroce donna de l’éperon à son cheval et s’enfonça dans la nuit. Aussitôt Wild Nell courut à sa cabane, et avant d’y être arrivée, elle vit la jeune indienne bondir vers la porte, se pencher sur le scout étendu et, sans dire un mot, s’élancer dehors. Un appel aigu se fit entendre, le poney tacheté surgit de l’ombre, l’Œil Étoilé sauta sur son dos et partit au galop, évidemment à la poursuite de Roy Kent.

— Elle est après lui et elle veut le tuer, s’écria Wild Nell saisie d’une terreur subite ; et tirant de sa ceinture – car elle portait encore des habits d’homme – un revolver, elle en déchargea tous les coups en rapide succession sur la jeune Indienne qui s’éloignait.

L’Œil Étoilé ne se retourna même pas sur sa selle ; elle continua de pousser droit devant elle, volant à travers la nuit, sans être touchée, d’ailleurs, ni elle ni son cheval, par ces messagers de mort qui sifflaient au-dessus de sa tête.

Quoique Roy Kent montât un animal qui n’avait guère son égal, et sûrement pas son supérieur dans ces plaines, le poney tacheté suivait sa trace avec une vitesse merveilleuse. L’Œil Étoilé avait dans sa monture une confiance entière, sans laquelle elle ne se serait point risquée seule sur la prairie si loin du village de son peuple. Se tenant à une distance qui lui permettait d’apercevoir la forme vague de Roy Kent fuyant à travers les ténèbres, l’Œil Étoilé réglait son allure de manière à ne pas le perdre de vue un seul instant. Elle le suivait pour

venger Buffalo Bill, la chose allait de soi. Mais elle n'osait pas se laisser voir par lui sur sa piste, car elle sentait bien qu'elle n'était pas de taille à lutter avec cet homme, à moins qu'elle ne l'approchât dans des conditions désavantageuses pour lui. Elle comptait sur sa ruse indienne et sur l'esprit naturel de la femme pour le surprendre et le frapper. Ils couraient donc l'un et l'autre à travers la prairie, l'homme allant évidemment vers un but déterminé, suivant un chemin précis, dont il ne s'écartait pas, et convaincu en même temps qu'il avait tué son dangereux ennemi, le scout, et qu'il n'aurait plus personne à ses trousses ; la fille de son côté, suivait sa piste avec la détermination, aussi précise et aussi énergique, de se venger de celui qui, comme elle le croyait également, avait tué Buffalo Bill.

L'aube grise commençait à éclairer l'horizon, lorsque Roy Kent releva les rênes et s'arrêta pour un court repos, dans un bouquet de bois où il y avait de l'eau et de l'herbe. Son bon cheval fut promptement entravé avec un lasso et mis à paître, et le Coup de la Mort s'étendit pour dormir un peu. D'une élévation de terrain dans la prairie, à une bonne distance de là, l'Œil Étoilé vit son ennemi faire halte et elle résolut aussitôt de se rapprocher de lui, quoique la tâche fût difficile.

Remarquant que la prairie présentait des irrégularités de terrain, elle entrava son poney, enleva son diadème de plumes voyantes, et se mit à ramper de son mieux vers le bouquet de bois lointain, choisissant soigneusement les accidents du sol pour s'y dissimuler, tout en poursuivant sa pénible marche à plat ventre.

Quelle que fût la difficulté de son entreprise, l'Œil Étoilé était absorbée par l'idée de la vengeance au point que, lorsqu'elle arriva près du bouquet de bois à cette allure de ver de terre à laquelle elle faisait à peine cent mètres en une heure, le temps ne lui avait pas semblé long. Un petit cours d'eau marécageux qu'elle suivait depuis deux ou trois heures, l'amena à une douzaine de pas de l'homme qu'elle était résolue à tuer. Elle se porta plus près encore, muette comme un serpent, les yeux pleins de flammes, puis elle s'arrêta et mit la main sur le long couteau qu'elle avait à sa ceinture. Si elle était arrivée un moment plus tôt, la vie de Roy Kent prenait fin en ce lieu et en cette minute, car sa longue lame affilée, elle la lui aurait plongée dans le cœur. Mais pour une raison ou pour une autre, peut-être à cause de la présence du danger, il s'éveilla, poussa un cri nerveux, comme quand on a le cauchemar, et se mit brusquement sur ses pieds. Folle de fureur de n'avoir pas réussi à le surprendre hors de ses gardes, absolument insoucieuse des conséquences et résolue à mesurer sa force avec celle de cet homme exceptionnellement robuste, l'Œil Étoilé se précipita sur lui en poussant un cri de rage, son couteau à la main.

Roy Kent vit le danger : il n'eut que le temps de saisir la main levée contre lui dans sa poigne de fer et, soulevant ce corps léger de jeune fille en ses bras puissants, il le jeta à terre avec une violence telle, que l'Œil Étoilé resta sans mouvement sur le sol. Tirant alors son pistolet de sa ceinture, il parut sur le point de faire feu sur elle et de mettre fin à sa vie. Mais ce qui restait de noblesse virile en lui se réveilla : l'homme eut honte de frapper une femme abattue, et, une rougeur sur sa joue basanée, il remit l'arme à sa ceinture et s'éloigna. Cinq minutes après, il était sur son cheval et galopait ventre à terre à travers la prairie, laissant la pauvre Œil Étoilé toujours sans connaissance, gisant à terre sous l'abri des cotonniers. Peu après que Roy Kent eut disparu dans le lointain, l'Œil Étoilé recouvra lentement la conscience d'elle-même ; bientôt ses yeux noirs s'ouvrirent et regardèrent, étonnés et attentifs, autour d'elle ; elle fit un mouvement, et une expression de douleur passa sur ses traits. Mais, étouffant un cri de souffrance, elle se dressa sur ses pieds et se dirigea en chancelant vers le bord du ruisseau qui coulait près de là, où elle se mit à laver ses contusions. Après un bain et du repos, elle se sentit mieux et s'en retourna lentement au lieu où elle avait laissé son poney. Dès qu'elle fut en selle, elle se remit sur la piste de Roy Kent. Elle semblait souffrir cruellement, mais elle n'était point de ceux qui abandonnent leurs desseins, et si elle ne pouvait pas aller vite, elle allait du moins avec persistance, ne se reposant que lorsqu'elle y était absolument forcée et portant, empreinte sur toute sa physionomie, la résolution inébranlable de se venger.

Mais que peut la volonté la plus énergique quand les forces corporelles font défaut ? Longtemps elle suivit cette piste douloureuse et épuisante, jusqu'à ce que, ne pouvant plus aller plus loin, elle se laissa tomber pour dormir parmi des arbres, sur le bord d'un petit cours d'eau. C'est là que, quelques heures après, deux chasseurs blancs la trouvèrent, étendue sur l'herbe molle et divaguant dans le délire de la fièvre.

— C'est l'Œil Étoilé des Pawnies, la fille du vieux Cœur Rouge, dit l'un des chasseurs, vieux batteur de frontière, endurci aux intempéries, qui trappait et faisait la guerre aux Indiens depuis quarante ans, et que l'on connaissait dans le pays sous le nom de Beaver Ben.

— Vous avez raison, Ben, et elle est mal en point. Écoutez les airs qu'elle laisse sortir de sa boîte à musique. Elle chante sans savoir, la pauvre petite ! Mais il faut nous occuper d'elle, car son peuple est ami des blancs, et d'ailleurs il ne serait pas bien de la laisser mourir ici, répondit le compagnon de Beaver Ben, beaucoup plus jeune que lui et un des meilleurs chasseurs des plaines.

Jack Nelson, c'est ainsi qu'il s'appelait, présentait le type parfait du

borderman bien découplé, de bonne mine, fort et intrépide comme un lion ; il parcourait la prairie par amour des dangers qu'il y rencontrait, et se sentait plus à l'aise dans un campement indien que dans les cabanes des colons. Sautant à bas de leurs chevaux, les deux firent tout de suite leurs préparatifs pour camper ; ils firent de leurs couvertures un lit sur lequel ils placèrent doucement le corps de la jeune Indienne, et ils lui prodiguèrent tout ce qu'ils pouvaient de soins.

— Qu'est-ce qu'elle dit donc, Jack ? demanda Beaver Ben, comme l'Œil Étoilé continuait à battre la campagne.

— Si elle ne cause pas de Buffalo Bill, je veux être curé. Entends-la maintenant, comme elle en défile ! Et aussi sur Roy Kent qu'elle appelle le Coup de la Mort… Qu'est-ce que ça peut vouloir dire, Ben ?

— Sais pas. Je me demande si le Coup de la Mort est pour quelque chose dans le mal de cette fillette. Vous savez, quand nous l'avons rencontré à la station, il nous a dit qu'il était justement venu par ce chemin.

— Oui, Ben ; et je ne l'aime pas pour un sou. Tenez, écoutez ça.

Tous deux firent silence et écoutèrent les discours délirants de la jeune fille. Elle disait en phrases incohérentes et dans sa langue natale que les deux chasseurs comprenaient bien :

— Il faut que le Coup de la Mort meure. Il faut que l'Œil Étoilé des Pawnies fasse boire à son couteau le sang du traître. Le grand tueur de buffles des visages pâles crie des heureux territoires de chasse de son peuple pour que l'Œil Étoilé tue le Coup de la Mort. Elle obéira à l'esprit du tueur de buffles, mais la piste du Coup de la Mort est longue, et l'Œil Étoilé est lasse et elle souffre du coup qu'il lui a donné.

Elle s'arrêta de parler et Jack Nelson dit vivement :

— Je vous le dis, Ben, il y a eu quelque sale besogne de faite. En y pensant et en prenant toutes les circonstances ensemble, ça sent mauvais pour ce Kent.

— Oui, il était joliment pressé de prendre le train, en disant qu'il allait dans l'est pour un bout de temps. Et cette fillette, qui parle comme si Buffalo Bill était mort, et comme si ce gars de Kent lui avait fait son affaire !

— Certainement, ça n'a pas bonne mine, et je vais vous dire ce que je vais faire.

— Je vous écoute.

— Eh bien ! je vais partir pour le village Pawnie du Cœur Rouge, et je lui dirai où est sa fille, pendant que vous resterez ici pour la soigner jusqu'à ce que son peuple vienne. Ensuite j'irai à McPherson et

m'informerai de Buffalo Bill et de ce qui s'est passé.

— Ça va, Jack ! Et je ferai de mon mieux pour la pauvre petiote. Seulement faites vite, parce que je ne suis pas un docteur, vous savez, répliqua le vieux Beaver Ben.

— Je me presserai tant que je pourrai. Lorsque le Cœur Rouge arrivera, partez pour McPherson, je vous y attendrai.

Sur quoi Jack Nelson enfourcha son petit poney maigre et nerveux, et s'éloigna au petit galop à travers la prairie.

Pris au piège.

Buffalo Bill se remit en chancelant sur ses pieds, au seuil de la cabane de Wild Nell. Le sang dégouttait d'une blessure superficielle à la tête, où la balle de Roy Kent lui avait scalpé un peu de chevelure et de peau. Momentanément étourdi par le choc, le scout ne reprit ses sens qu'au bout d'un instant, et au moment où il regardait autour de lui, il vit Wild Nell qui rentrait. Ne sachant pas si Roy Kent ne la suivait pas, il tira vivement un revolver et se mit sur la défensive. Mais Wild Nell ferma la porte derrière elle et dit d'un ton anxieux :

— Êtes-vous gravement blessé ?

— Non. La balle ne m'a entamé que la peau de la tête, mais le coup m'a étourdi. C'est Kent qui a tiré ?

— Oui, quand vous êtes venu dans la lumière de la porte. Je n'ai pas pu l'empêcher.

— Ça vaut autant. C'est un nouveau compte à régler avec les autres, quand nous nous rencontrerons.

— Ne le tuez pas. Épargnez-le pour l'amour de moi, dit la jeune femme presque plaintivement.

— Pourquoi le ferais je ? N'a-t-il pas attenté à ma vie ? Et en quoi lui avais-je fait du mal ?

— C'est vrai, mais quoique je le haïsse, je ne voudrais pas le voir mourir.

— Wild Nell, vous êtes une étrange créature. Pourquoi avez-vous tiré sur lui, quand il s'en allait tout à l'heure ? car je crois avoir entendu des coups de pistolet.

— En effet, et c'est moi qui les ai tirés, mais pas sur Roy Kent.

— Sur qui alors ?

— Sur la jeune fille indienne.

— Ah ! Et vous l'avez blessée ?…

Et les yeux de Buffalo Bill flambaient de colère.

— Non, puisqu'elle n'a pas ralenti son allure. Elle partait à la poursuite de Roy Kent et j'ai tiré dessus ; mais si j'avais réfléchi un

instant, j'aurais vu que son poney ne pouvait pas marcher du même pas que le cheval monté par Roy.

Buffalo Bill garda le silence un moment, puis il dit :

— Il serait inutile de les suivre maintenant, je ne pourrais pas voir leurs traces ; mais au jour je le ferai.

Sur ces mots, Buffalo Bill se dirigea à grands pas vers la porte, et sans un mot Wild Nell le laissa s'enfoncer dans les ténèbres. Alors, la porte fermée sur lui, elle se jeta sur son lit et fondit en larmes. Le scout retourna rapidement à sa cabane, où il trouva Lord Elstone qui l'attendait en arpentant le plancher, perdu dans des réflexions profondes.

— J'ai entendu des coups de feu, Cody. Savez-vous ce que c'était ?

— Oui, mylord.

Et Buffalo Bill lui fit connaître tout ce qui s'était passé. Quand il en vint à l'Œil Étoilé, l'Anglais lui dit :

— Ce doit être la même jeune fille que j'ai vue. Je suis sorti pour mettre votre cheval à l'écurie, et en revenant j'ai vu une fille indienne qui s'éloignait furtivement de la porte, et ce paquet-là était sur la marche.

Buffalo Bill s'avança et déroula un paquet de peau de daim préparée qui enveloppait une paire de mocassins, une chemise de chasse, des guêtres et une ceinture d'un modèle nouveau et ingénieux.

— Voilà un mystère d'éclairci. Je sais maintenant d'où viennent les cadeaux de ce genre que je reçois de temps en temps, dit le scout l'air pensif, en mettant les objets de côté.

Il ajouta à voix basse :

— J'espère qu'il n'arrivera pas de mal à la petite Œil Étoilé en suivant Roy Kent, et cependant je crains pour elle, car il n'hésiterait pas à la tuer.

Incapable de dormir, le scout, après avoir pansé la légère blessure de sa tête, passa le reste de la nuit à marcher de long en large dans sa cabane. À l'approche du jour, ils firent, Lord Elstone et lui, un déjeuner succinct et hâtif et montèrent à cheval pour prendre la piste de Roy Kent et de l'Œil Étoilé. Ils trouvèrent aisément leurs traces et se mirent au petit galop. Ils avaient fait un demi-mille, lorsque Buffalo Bill releva subitement ses rênes.

— Tout matin qu'il est, il y a quelqu'un qui nous a devancés sur la piste, dit-il en examinant le sol.

— Et qui peut-ce être ? demanda Lord Elstone.

— Cette fille remarquable qu'on nomme Wild Nell. Je reconnais bien les empreintes de son cheval, et elle va vite. Allons, il faut pousser de l'avant, car l'Œil Étoilé court un danger double ; je crois que Wild Nell la tuerait pour préserver ce misérable de tout mal.

— Quelle énigme que cette femme ! Un moment elle veut le tuer, le moment d'après elle risque sa vie pour le sauver.

— Oui, et qu'est-il au juste pour elle, je ne saurais le dire.

Là-dessus, les deux hommes pressèrent leurs montures. Mais Kent et l'Œil Étoilé avaient cinq grandes heures d'avance et n'avaient cessé de courir à grande allure. Cependant, en maintenant le vif galop qu'ils avaient pris, Buffalo Bill et son compagnon arrivèrent au lieu où la jeune Indienne avait laissé son poney, pendant qu'elle rampait vers le petit bois où le Coup de la Mort avait fait halte pour se reposer. La science qu'avait Buffalo Bill des choses de la prairie, lui donna tout de suite une vision de la vérité. Tout en l'expliquant à Lord Elstone, ils se dirigèrent en toute hâte vers le bois.

— La jeune fille est revenue chercher son poney, car voici sa trace, dit le scout ; et bientôt après les deux hommes se trouvèrent sur le lieu qui avait été si près d'être fatal à Roy Kent.

Là encore cette même expérience donna à Buffalo Bill une idée de ce qui s'était passé, et ils repartirent sur la piste, pour ne s'arrêter que quand la nuit vint. Après une longue nuit de repos, le scout et l'Anglais découvrirent bientôt dans le lointain un campement indien. Comme ils approchaient, Buffalo Bill déclara que c'était la bande du Cœur Rouge, et ils pressèrent le pas de leurs chevaux. Mais avant d'être au village, ils remarquèrent qu'il y régnait une grande agitation. On venait à leur rencontre, et Buffalo Bill reconnut au milieu des Peaux-Rouges un visage pâle. C'était Jack Nelson qui n'était arrivé au campement indien que depuis quelques instants. Quand il fut à portée de la voix, il cria aux nouveaux venus :

— Bill, vieux camarade, je suis bien aise de vous voir solide et d'aplomb, car je craignais que vous n'eussiez passé l'arme à gauche.

— Non, Jack ; je suis toujours bon là. Mais qu'est-ce qui ne va pas ? répondit et demanda à la fois le scout.

— Eh bien ! le vieux Beaver Ben et moi nous avons trouvé la plus jolie fille indienne de ces parages étendue malade et blessée à quelque distance d'ici, et…

— C'est l'Œil Étoilé, la fille du Cœur Rouge ? interrompit le scout.

— Vrai comme un sermon ! et elle file un mauvais coton car elle a la fièvre et elle raconte des histoires incohérentes, – que vous êtes mort, et que le Coup de la Mort, qui est, comme vous le savez, Roy

Kent, mourra de sa main.

— Pauvre fille ! Et où est-elle ?

— Je l'ai laissée au bois des Pawnies – vous savez bien où c'est ; – et Beaver Ben la soigne. Je suis venu conter la chose au vieux Cœur Rouge ; après quoi j'allais au Poste de McPherson pour m'inquiéter de vous.

— Je vous remercie, Jack. Mais avez-vous vu Kent ?

— Oui, parti pour l'Est.

— Quoi ?

— Il a pris le train à la plus proche station de chemin de fer pour un petit voyage dans l'Est ; moi et Ben nous l'avons vu.

Buffalo Bill et Lord Elstone échangèrent un regard, et le premier reprit :

— Jack, vous avez dit au Cœur Bouge à propos de sa fille ?

— Oui, Bill, et le chef et son guérisseur en chef sont tout de suite partis pour le bois des Pawnies, et le village va suivre.

— Bien. Il n'y a rien à faire pour la fille puisque l'homme de la médecine des Pawnies va la soigner. Je vous demanderai donc de guider Lord Elstone jusqu'à McPherson.

— Et vous, Cody ? demanda l'Anglais.

— Je suivrai la piste de Kent, dût-elle me mener à l'Atlantique, dit le scout d'un ton ferme.

— Vous êtes convaincu alors que c'est lui qui a assassiné mon frère ? demanda Lord Elstone à voix basse.

— Il y a certainement tout un réseau de soupçons autour de lui, monsieur. Mais je me trouve savoir que son voyage dans l'Est se rattache à un plan diabolique qu'il a formé. Je le déjouerai, je le prendrai la main dans le sac et le livrerai à la justice.

— J'ai en vous une foi absolue, Cody. Je n'ai donc qu'à rester passif, persuadé que vous dévoilerez le mystère qui est encore suspendu sur la mort de mon frère et que le châtiment du meurtrier s'en suivra promptement. Mais pour aller dans l'Est, il vous faut des fonds, permettez-moi donc…

— Merci, mylord ; je suis amplement pourvu d'argent ; cependant il y a une faveur que je voudrais vous demander.

— Dites, et c'est accordé d'avance si c'est en mon pouvoir.

Buffalo Bill jeta un regard sur Jack Nelson, et se penchant en avant, il murmura quelque chose à Lord Elstone qui répondit vivement :

— Bonne idée ! Faites exactement ce qu'il vous plaira, et si vous avez besoin de moi, télégraphiez à la station la plus proche ; j'accourrai tout de suite.

Buffalo Bill demanda alors à Jack Nelson de retourner au Poste de McPherson avec Lord Elstone, et de faire les fonctions de chasseur et de guide auprès du noble Lord jusqu'à son retour de l'Est. Mais il lui recommanda de ne parler à personne et dans aucun cas de la direction et du but de son voyage… Ils échangèrent encore quelques mots et se séparèrent. Le village était déjà en route vers le bois des Pawnies où se trouvait, malade, la pauvre Œil Étoilé. Lord Elstone, guidé par Jack Nelson, prit immédiatement la route du Poste, tandis que Buffalo Bill se dirigeait seul vers l'Est, avec l'intention d'arriver à la station même du chemin de fer où Kent avait pris le train.

Peu après la tombée de la nuit, il s'arrêta au pied d'une colline couverte de bois épais pour y camper. Mais à peine avait-il enlevé la selle de son cheval qu'il vit une brillante lumière au flanc de la colline, loin au-dessus de lui. Elle ne lui apparut qu'un instant et tout retomba dans les ténèbres. Convaincu que les choses extraordinaires à distance se résolvent en incidents insignifiants ou vulgaires quand on les regarde de près, mais flairant aussi un danger possible et voulant en avoir le cœur net, Buffalo Bill cacha son cheval dans un ravin et se mit à gravir avec précaution la colline du côté où il avait vu la lumière. Il monta environ un demi-mille et s'arrêta, car il entendait distinctement un gros rire bruyant à moins de cent pas de lui. Avec plus de précaution encore il s'approcha et aperçut bientôt une cabane, à l'intérieur de laquelle on entendait des voix. C'étaient des blancs. Buffalo Bill ne prévoyant dès lors aucun danger, avança hardiment et frappa à la porte. Aussitôt il y eut des piétinements précipités à l'intérieur, puis une voix demanda :

— Qui est là ?

— Un ami qui cherche un abri pour la nuit, répondit le scout.

— Entrez ! fit la même voix.

Il entra ; et en jetant un regard autour de lui, quelle ne fut pas sa surprise d'apercevoir une douzaine d'hommes de mine grossière, dont chacun braquait un revolver sur son cœur. Il était trop tard pour battre en retraite. Il comprit qu'il avait pénétré dans un repaire de ces renégats de la civilisation qu'on appelle des outlaws, et qu'il était à la merci d'hommes qui ont banni toute merci de leur cœur.

Dans le repaire des outlaws.

Ayant reconnu qu'il était pris au piège, Buffalo Bill ne montra pas le moindre signe de peur, mais il dit avec un sourire :

— C'est une étrange manière de recevoir un ami, camarades !

Le chef répondit :

— Nous ne savons pas qui est l'ami. Mais dites-moi, combien y en-t-il avec vous ?

— Mon cheval et moi, c'est tout. J'étais en chemin pour les établissements et me préparais à camper au pied de la colline, quand j'ai vu votre lumière, et alors je suis venu, dit le scout tranquillement.

— C'est quand vous avez ouvert la porte, Jim Haskins. Je vous l'ai dit, la lumière se voit de très loin et il faut faire attention, dit le chef.

— Pourquoi des blancs auraient-ils peur de ceux de leur race ?

— Avez-vous jamais entendu parler des Toll Takers ou Leveurs de Péages, camarade ?

— Oui, c'est une clique de desperados et de voleurs de chevaux, qui sont le fléau de la frontière, ne faisant leurs expéditions que la nuit, dérobant et assassinant, et ne se battant jamais qu'une fois acculés, – telle fut l'intrépide réponse de Buffalo Bill.

— Vous nous connaissez joliment bien. C'est craché !

— Vous ?… Sûrement vous voulez rire ! dit le scout en affectant la surprise.

— J'imagine que non… C'est de nous que vous venez de si bien parler.

— Eh ! c'est donc sur vos têtes qu'il y a une récompense promise de cinq cents dollars ?

— Vrai comme l'Évangile camarade, et nous sommes treize ici, vous pouvez compter sur vos doigts combien nous vous rapporterions si vous nous preniez tous… et peut-être feriez-vous aussi bien d'essayer.

Bien résolu à ne pas avoir l'air de les craindre, Buffalo Bill dit vivement :

— Si j'avais avec moi quelques braves gens, j'essayerais, n'en doutez pas. Mais quel est votre bon plaisir à mon égard ?

— Eh ! ma foi ! Qu'est-ce que ça vous dirait de vous joindre à notre bande ? On dirait qu'il y a du nerf en vous.

— Merci. Je ne suis pas voleur.

— Vous avez une manière élégante de dire les choses. C'est du sucre quoi ! Mais dites-nous qui vous êtes ?

— Ça ne vous regarde pas.

— Pardieu. Mais oui, il a du nerf ; nous verrons si ça tiendra.

— Camarades, je sais qui c'est, et j'ai de bonnes raisons pour ça.

Celui qui venait de prendre la parole était debout dans le fond ; mais il s'avança en disant ces mots et Buffalo Bill reconnut en lui un ancien soldat qui avait déserté après avoir tué un sergent : le scout s'était emparé de lui et l'avait ramené au fort, où il avait été condamné à être fusillé, mais il avait trouvé le moyen de s'échapper quelques heures avant le temps fixé pour son exécution.

Buffalo Bill savait que le déserteur l'avait menacé de le tuer pour l'avoir pris, il résolut de profiter de l'occasion pour s'expliquer une bonne fois :

— Tiens ! Dick Lightfoot, encore une rencontre !

— Oui, et j'imagine que ce sera la dernière, Buffalo Bill.

— Buffalo Bill !

Le nom fut répété en chœur par toutes les lèvres, car, si personne autre ne semblait connaître le fameux scout de vue, tous le connaissaient bien de réputation et le redoutaient plus que n'importe qui, car il s'était toujours montré l'ennemi acharné des renégats et des voleurs de chevaux.

— Camarade, voilà qui règle tout. Vous n'avez pas longtemps à vous attarder sur cette terre, et vous feriez aussi bien de chanter un petit air d'Évangile, dit le chef, tandis que tous les revolvers des bandits présents étaient de nouveau braqués sur la large poitrine du scout.

Avec un sourire intrépide sur son beau visage, Buffalo Bill se tenait les bras croisés, regardant d'un air indifférence dans ces canons qui le menaçaient.

— Camarade, c'est un joli jeu, il n'y a pas d'erreur, dit le chef ; mais qu'est-ce que nous allons faire de vous ?

— Vous venez d'intimer que vous avez l'intention me tuer.

— Je viens d'in… d'inti… quoi ?

— Intimer.

— Oui, je suppose que c'est ça, mais je passe les grands mots, ça me donne mal aux dents ; servez-m'en de petits. Et maintenant, qu'est-ce que nous allons faire de vous ?

— Si vous me posez la question, je réponds : laissez-moi aller !

— Mais je ne vous pose pas la question ; seulement je déteste voir tuer un homme qui a du nerf comme vous, et je demande à mes pards ce que nous allons faire de vous.

— Vous vous rappelez les ordres du maître, fit remarquer le déserteur.

— Oui, le maître a dit que nous devions tuer Buffalo Bill dès que nous l'apercevrions. Voyons, camarade, ne voudriez-vous pas faire un peu de tapage, de manière que nous puissions vous tomber dessus ?

— Puisque Dick Lightfoot paraît vouloir m'ôter du chemin, je me battrai avec lui, et si je le tue, alors laissez-moi aller.

Tout de suite plusieurs voix crièrent en faveur de cette proposition ; mais le déserteur ne semblait pas goûter particulièrement à ce projet de rencontre, et il dit vivement :

— Oui, et puis il ramènera les soldats pour prendre le reste de vous autres.

— Voilà des paroles de sagesse, camarade ; et puisque le Maître nous a dit de le tuer, il faut le faire.

Et le chef se tourna vers Buffalo Bill.

— Avez-vous une manière favorite de mourir, camarade ?

— Comme je n'ai jamais essayé, je ne peux pas dire que j'en ai une.

— Alors, nous rendrons la chose aussi agréable pour vous que nous le pourrons. Maintenant, camarade, passez-moi vos engins à balles.

Et il s'avança vers Buffalo Bill. Il ne remarqua ni le coup d'œil rapide que le prisonnier jeta autour de lui, ni la manière dont il se ramassait sur lui-même, comme un tigre qui se prépare à bondir. Buffalo Bill savait, – est-il besoin de le dire ? – que tous ces hommes voulaient le tuer, et il comprenait parfaitement que ses chances d'en réchapper étaient malheureusement petites, sinon tout à fait nulles. Mais, s'il rendait ses armes, la mort suivrait prompte et certaine ; tandis que s'il restait une chance, il ne pouvait la tenter qu'en résistant. En un instant, il eut pesé le pour et le contre de sa situation et il dit :

— Camarades, je devine que vous ne serez pas assez cruels pour tuer un homme désarmé, voici donc mes pistolets si vous le désirez.

Il déboucla sa ceinture en parlant, et la tendit. Le chef et le

déserteur s'approchèrent vivement pour la prendre. Mais juste comme ils allongeaient leurs mains pour la saisir, elle tomba à terre et deux revolvers furent soudain mis en avant et firent feu.

Les détonations des pistolets, des cris de douleur et de surprise, et le bruit d'un grand craquement se produisirent presque ensemble, et en moins d'une demi-seconde les Leveurs de Péages purent constater que deux de leurs camarades gisaient morts sur le plancher, qu'un formidable coup de pied avait brisé et ouvert la porte et que Buffalo Bill était en fuite.

Avec des cris sauvages, ils se précipitèrent à sa poursuite cinq secondes à peine après sa disparition, mais le passage de la lumière à l'obscurité les aveugla pour un moment ; et ne sachant de quel côté il avait fui, ils couraient et tiraient au hasard. Cependant Buffalo Bill dévalait la pente rapide de la colline avec la vitesse d'un daim. Après plusieurs chutes assez douloureuses, – car dans ces ténèbres il lui était impossible de voir où il posait les pieds, – il atteignit le ravin où était caché son cheval qu'il brida et sella vivement, mais avant qu'il eût pu se mettre en selle, une flamme piqua la nuit, une détonation se fit entendre et une balle siffla au-dessus de sa tête, montrant que ceux qui le poursuivaient n'avaient pas été longs à le découvrir.

Mais Buffalo Bill était déjà à cheval, et un mot dit à la noble bête la fit partir comme la flèche d'un arc, saluée par derrière de plusieurs volées de coups de pistolets.

— La mort m'a rasé de près cette fois. Et maintenant c'est la guerre entre moi et ces Leveurs de Péages, murmura le scout, en pressant le galop de son cheval à travers les ondulations de la prairie vers la station de diligence. Il y prendrait une voiture qui le mènerait à la gare la plus proche pour s'y embarquer sur le chemin de fer de l'Est.

Il savait exactement où Roy Kent était allé, et pourquoi, car il n'avait pas oublié ce que Buck, le vieux mineur lui avait raconté en mourant.

Un lâche exploit.

Le bois des Pawnies, où l'Œil Étoilé avait vu ses forces l'abandonner lorsqu'elle suivait avec une résolution de vengeance la piste du Coup de la Mort, était un des terrains de campement favoris du peuple de Cœur Rouge, et lorsque le vieux chef y arriva et trouva sa fille très malade, malgré les soins délicats que lui prodiguait Beaver Ben, il résolut de séjourner quelque temps dans le voisinage du bouquet d'arbres. Aussitôt qu'il fut relevé de ses fonctions de garde-malade par l'arrivée de Cœur Rouge, Beaver Ben partit pour McPherson. L'Œil Étoilé fut placée entre les mains habiles du médecin de la tribu, qui la ramena rapidement à la santé, quoiqu'elle se refusât à rien dire sur la cause de son mal. Ce ne fut que par les paroles qu'elle prononçait dans son délire que les Peaux-Rouges qui s'intéressaient à elle, purent découvrir une raison à ce mal étrange et dangereux, qui avait été si près de lui être fatal.

Un jour, bien des semaines après celui où Jack Nelson et Beaver Ben l'avaient trouvée dans le petit bois, l'Œil Étoilé était assise devant son tepee, occupée à broder de perles une paire de mocassins en peau de daim. En levant les yeux de dessus son ouvrage, elle aperçut loin sur la prairie un cavalier venant vers le village, et ses yeux perçants ne furent pas longs à lui dire que c'était un visage pâle et non un des guerriers de sa tribu. À mesure qu'il approchait, la peau bronzée de la jeune fille se teintait plus chaudement, car elle avait reconnu celui qui, entre tous les hommes, était pour elle l'unique au monde.

C'était en effet, Buffalo Bill, monté sur un cheval bai brun, avec Brigham trottant derrière et faisant l'office de bête de somme. Il vint droit au tepee de la jeune fille, mit pied à terre et dit avec amabilité :

— Je suis bien aise de voir que l'Œil Étoilé est de nouveau bien. C'était bon de sa part de se souvenir de moi. J'ai apporté pour elle et pour son père quelques présents.

— L'Œil Étoilé est bien aise de voir le grand chef blanc Pae-has-ka, mais elle se souviendra de lui sans présent, répondit tranquillement la jeune fille.

— Non, il faut qu'elle accepte ces cadeaux.

Et prenant dans le ballot que portait Brigham un grand nombre de

colifichets, de perles en verroterie et de petites choses grandement prisées par les jeunes filles indiennes, le scout les répandit sur les genoux de la vierge, juste au moment où le Cœur Rouge s'avançait.

— Le chef blanc est le bienvenu, dit-il avec une dignité calme, tandis que ses yeux étincelaient en regardant les présents.

— Pae-has-ka sait qu'il a le Cœur Rouge pour ami, et c'est pourquoi il est venu le voir, dit Buffalo Bill. Il désire que le grand chef Pawnie lui rende un service et il lui a apporté une carabine à plusieurs coups, des pistolets et un couteau, qui feront fuir ses ennemis devant lui comme les feuilles devant le vent du nord.

En parlant Buffalo Bill prenait dans le paquet une paire de pistolets à manches d'ivoire et un bowie-knife monté en argent. Il y ajouta des munitions et d'autres objets estimés des guerriers indiens, et il les offrit au chef qui parut ravi et qui appela le scout son frère.

— Et maintenant, comment le Cœur Rouge peut-il servir le chef blanc ? demanda-t-il.

— Que le Cœur Rouge et son peuple aillent dans le territoire des buffles sur le Kiavva Creek, et y campent jusqu'à ce qu'ils aient des nouvelles de Pae-has-ka. Mais que mon frère ne dise pas que lui ou ses braves ont vu le tueur de buffles.

— Les oreilles du Cœur Rouge sont ouvertes, il fera comme le tueur de buffles le désire, il partira au prochain soleil.

Buffalo Bill accepta pour quelques heures l'hospitalité des Indiens et, laissant son cheval Brigham avec le Cœur Rouge, il partit à la nuit tombante pour McPherson, où il arriva sain et sauf, après avoir voyagé toute la nuit et toute la journée. Quand l'obscurité fut revenue, il se rendit à sa cabane sans être vu, chose assez facile, car elle était isolée et près de la rivière. Il y avait une lumière à l'intérieur. Le scout frappa. Aussitôt Lord Elstone ouvrit la porte et le salua avec une grande joie.

— Je commençais réellement à craindre qu'il ne vous fût arrivé malheur Cody.

— Au contraire mylord, j'ai eu de la chance, et j'ai fait le grand seigneur d'une façon remarquable. Mais je vous dirai tout cela et vous détaillerai mes plans pour l'avenir, car Roy Kent est de nouveau sur la frontière et a en main une partie plus diabolique que jamais.

En quelques mots Buffalo Bill fit connaître à son hôte le résultat de sa visite à Saint-Louis, et d'un joli travail de détective amateur auquel il s'était livré là-bas pour arriver tôt ou tard à détruire Roy Kent. Comme le scout et le lord se levaient pour se retirer pour la nuit, cette sinistre menace éclata à leurs oreilles :

— Buffalo Bill, vous êtes condamné !

Aussitôt les deux hommes se mirent sur la défensive. Des rires rauques retentirent dehors, et les coups pesants d'une hache frappèrent l'unique porte et l'unique fenêtre de la cabane.

— Vite, Lord Elstone ! Gardez cette fenêtre, je vais surveiller la porte, cria le scout, et soufflant la bougie, les deux hommes se tinrent prêts à se servir de leurs armes.

Mais les coups avaient cessé dehors. On entendit un bruit de choses qu'on traîne, des grattements et des craquements, et une lumière brillante éclata de l'autre côté.

— Par le ciel ! Ils ont mis le feu à la cabane ! Il faut sortir et se battre ! cria Lord Elstone.

— Oui, mais ils ont cloué la porte et la fenêtre, de sorte que nous ne pouvons pas sortir. C'est du travail de Roy Kent. Il veut nous rôtir tous vifs, s'il le peut.

Alors les deux hommes se regardèrent en face, calmes et sans peur ; semblables à des démons furieux, une horde d'êtres sauvages dansaient autour de la cabane, jetant du bois contre les murs de bois. La cabane avait pris feu rapidement, comme de l'amadou. En grosses masses la flamme montait, déroulant ses volutes ; la prairie et le bois environnant en étaient illuminés ; mais pas un appel de grâce ou de pitié ne venait des deux hommes enfermés là. Il y eut pourtant un coup de feu par un interstice des troncs d'arbres de la muraille, et un des diables hurleurs mordit la poussière. Puis un autre retentit, comme ils se réfugiaient déjà sous le couvert, et un second tomba que ses camarades traînèrent avec eux, et les cris d'avertissement qu'ils poussèrent alors convainquirent Buffalo Bill et son ami que, sous leurs vêtements indiens et leurs hideuses peintures, c'étaient des blancs déguisés. De plus en plus violent, le feu brûlait. Enfin, persuadée qu'il ne pouvait plus y avoir rien de vivant dans la cabane, la bande sauvage qui avait fait cette audacieuse expédition, s'éloigna de toute la vitesse de ses chevaux, au moment où les colons, ayant pris l'alarme, se précipitaient sur le théâtre de l'incendie, et où, derrière eux, un escadron de cavalerie venait du fort.

Wild Nell reçoit des visites.

Wild Nell était assise seule chez elle, le front nuageux comme si elle n'était pas de plaisante humeur. Les choses n'allaient pas à son gré, depuis quelque temps ; elle avait risqué de grosses sommes aux cartes et perdu, le noble Anglais qu'elle avait pris en amitié après sa première rencontre avec lui, avait été brûlé, disait-on, dans la cabane de Buffalo Bill ; elle n'avait pas de nouvelles de Roy Kent, et le scout était loin, personne ne savait où. De sorte que Wild Nell ne voyait rien en rose pour le moment.

Tout à coup une ombre vint sur elle, et, levant les yeux, elle vit un homme de haute taille, avec de longs cheveux et une longue barbe, et vêtu d'un costume de chasse anglais.

— Pardonnez-moi, mais est-ce bien à la belle dame connue sous le nom de Wild Nell que je m'adresse ? dit-il poliment, en franchissant le seuil de la cabane.

Wild Nell scruta attentivement la figure de l'homme, et puis elle dit tranquillement :

— Entrez ! Votre déguisement peut en tromper d'autres, mais moi pas. Je connais trop bien vos yeux diaboliques, Roy Kent !

— Ah ! vous me reconnaissez donc, belle Nellie ?

Et fermant la porte au verrou, il se jeta sur une chaise.

— Cette barbe et ces cheveux maudits sont si chauds que ma tête était comme dans un four, dit Roy Kent en les enlevant, ce qui laissa voir son visage audacieux dont la beauté avait quelque chose de sinistre.

— Eh bien ! où avez-vous été, si je puis le demander ? dit la jeune femme en le regardant d'une manière qui ne paraissait pas le mettre absolument à l'aise.

— À Saint-Louis.

— Dans quelle diablerie vous êtes-vous fourré là-bas ?

— Richesse et amour !

La jeune femme tressaillit, mais elle dit tranquillement :

— Deux objets que vous avez sans doute atteints, n'étant pas scrupuleux quant aux moyens à employer pour arriver à vos fins.

— J'aurais eu plus de succès, n'avait été ce maudit noble.

— Comment s'est-il trouvé dans votre chemin ?

— Il m'a suivi dans l'Est et a contrarié mes plans ; ainsi il a fait savoir à mon oncle que cette vieille mine était une bonanza ; et, en fait, il m'a presque mis la tête dans le nœud coulant.

— Sottise ! L'Anglais ne s'est pas absenté. Il passe ses journées à chasser et…

— Et il ne chassera plus, excepté dans les heureux territoires de chasse, interrompit l'homme en riant d'un gros rire.

— C'est ce qu'on dit. Il a été brûlé dans la cabane du scout, et je crois que vous étiez au fond de cette histoire démoniaque.

— En effet : ç'a été bien fait, je crois.

— Vous avez l'habitude d'exécuter vos actes infernaux à la perfection. Mais pourquoi disiez-vous que cet Anglais était à Saint-Louis, quand je sais qu'il était ici ?

— Je vous dis la vérité, Nell, et…

— Je vous dis que vous mentez. Buffalo Bill a été absent, et l'est encore, mais Lord Elstone…

— Bah ! quel sot je fais !… Je vois maintenant que je me suis trompé et que j'ai pris le scout, déguisé comme il l'était, pour Lord Elstone. Mais aussi je croyais que ma balle avait mis fin à Cody ; c'est un de mes hommes qui m'a dit depuis qu'il était encore vivant. Eh bien ! je suis tout de même vengé maintenant, car j'ai rôti le scout et l'Anglais ensemble.

Wild Nell bondit, les yeux flamboyants.

— Voulez-vous dire que Buffalo Bill était dans la cabane ?

— Oui ; nous avons suivi sa piste depuis la Medicine Creek jusqu'ici, et en regardant à travers les fentes de sa cabane, je l'ai vu dedans. Alors nous avons cloué solidement la fenêtre et la porte, et nous avons rôti ces deux hommes comme un couple de poulets de la prairie.

— Roy Kent, je vous hais !

Il y avait une telle intensité d'amertume dans l'accent de cette femme que l'homme se sentit gêné. Mais, se forçant à rire, il repartit d'un air indifférent :

— Vous me l'avez souvent dit déjà, ma chère !

— La goutte d’eau finit par user la pierre, et vous en avez trop fait, vraiment. Je vous hais et j’ai envie de vous tuer ; et elle porta la main à son revolver.

— Ne faites pas ça, Nell. Vous avez le cœur tendre et ma mort par vos mains vous ferait des nuits sans sommeil. Non, au lieu de me fusiller, aidez-moi.

— Dans vos diableries ?

— Bien entendu. Pourquoi m’occuperais-je d’autre chose ?

— Sur quelle carte jouez-vous, cette fois ?

— Je vais vous le dire. La vieille mine a dévoilé ses richesses, comme je vous l’ai dit, et j’ai voulu en prendre possession par des moyens honnêtes ; mais j’ai échoué ; alors j’ai essayé les malhonnêtes et, grâce à Buffalo Bill sous son déguisement, j’ai encore échoué. Maintenant, mon oncle vient dans l’Ouest pour voir cette mine. Il amène avec lui un vieux juif qui doit avancer l’argent pour l’exploitation, et qui, soit dit avancer l’argent pour l’exploitation, et qui, soit disant, a dans son portefeuille toute la fortune de mon oncle vient aussi ma belle cousine, la seule femme que j’aie jamais aimée, Nell.

Les yeux de Wild Nell se baissèrent vivement pour cacher la flamme de haine que ces mots y allumèrent. Il continua :

— Elle me garde une douce place dans son cœur, Nell, et en écartant le vieux monsieur, je puis me la gagner pour femme.

Wild Nell tressaillit de nouveau, sa face devint livide, mais elle ne dit pas un mot, et Roy Kent, dans une entière insouciance, poursuivit l’exposé de ses plans.

— L’ayant pour femme, j’ai le contrôle de la fortune que lui a laissée sa mère ; et puis la mine, à la mort de son père, sera à elle, et par ici il arrive souvent qu’on meure de mort subite. Cela n’arrive-t-il pas, Nell ?

— Oui, cela arrive, répondit-elle.

— Eh bien ! L’homme a argent de mon oncle, je veux dire le juif, et son conseil juridique, un gigantesque vieil aigrefin du nom de Shyster, avec mon aimable cousine et un chenapan à qui elle est promise et qui est un instrument aux mains du vieux Moïse, seront du voyage. Je désire donc que vous m’aidiez dans le petit plan que j’ai élaboré pour faire fortune par un coup d’audace.

— Et ensuite ?

— Eh bien ! après avoir épousé ma cousine et m’être assuré par là son argent quand elle mourra – et elle ne peut pas vivre longtemps

puisque je la laisserai à votre tendre merci, – alors j'irai avec vous en Europe et nous nous plongerons dans les jouissances de la richesse.

— C'est un plan démoniaque et je ne veux pas vous aider, dit Wild Nell d'une voix calme.

— Mais si je dis qu'il le faut ?…

— Je refuserai encore.

— Et vous osez me désobéir, femme ?

— Oui, j'ose ! J'ai péché pour vous et j'en suis misérable ; je suis une diablesse sauvage, comme les hommes m'appellent, mais je ne vous aiderai plus jamais, Roy Kent, à commettre une mauvaise action. Si je vous tuais maintenant, ce serait bien des misères de moins dans le monde, et certes, vous méritez la mort pour vos crimes.

— Nell, je vous ordonne d'ôter votre main de ce pistolet.

Il parlait impérieusement et jetait tout son pouvoir magnétique dans ses yeux en les tournant sur Wild Nell. Il n'osait pas essayer de tirer lui aussi, son revolver, il savait que cela ne ferait que hâter sa fin, en enlevant toutes les hésitations de Nell. Une fois encore il lui commanda de remettre dans sa ceinture le dangereux jouet qu'elle tenait entre ses doigts, et avec un rire amer elle refusa. Il reconnut alors qu'il avait définitivement perdu son étonnant pouvoir sur elle. Il étouffa une imprécation et essaya d'un autre moyen. Instantanément la lueur de colère qui brillait dans ses yeux s'éteignit, la rudesse de sa voix disparut et avec un accent qui la fit frissonner :

— Nell, je vous présente mon cœur. Feu ! Je ne résiste pas, car je vous ai outragée, outragée cruellement. Je mérite la mort de vos mains… Feu ! Nell, et de mon dernier soupir je vous pardonnerai.

L'arme s'abaissa, et d'un ton suppliant, elle s'écria :

— Roy ! Roy ! Avez-vous dit que vous épouseriez votre cousine et que vous me rejetteriez ?

— Eh ! Nellie, vous êtes une sotte petite folle de penser que je pourrais vous abandonner, répondit l'homme, le cœur battant de joie du triomphe qu'il venait de remporter.

D'un mouvement passionné, Wild Nell jeta son revolver dans un coin de la chambre, et bondissant vers lui, se jeta dans ses bras. Sans transition sa physionomie changea, ses yeux prirent l'éclat métallique des yeux du serpent ; il l'enferma dans ses bras robustes, tout en tirant de sa ceinture son couteau bien affilé.

— Oh ! Roy, que voulez-vous faire ? s'écria-t-elle, tout à fait alarmée de l'expression farouche de son visage.

— Je veux vous mettre là où vous ne pourrez jamais me faire du

mal, ma beauté. Je suis depuis longtemps fatigué de vous, et vous avez montré récemment une fâcheuse disposition à me tuer.

La tenant fortement, de manière qu'elle était incapable de bouger, il leva le couteau au-dessus de son sein. Elle le regardait en face, intrépide, et elle dit, sans un tremblement dans la voix, sans un frémissement dans tout son corps :

— Lâche ! assassin ! frappez ! J'étais folle, et je mérite la mort de vos mains.

— Et vous l'aurez, mais je veux auparavant vous faire trembler, vous maudire ! fit-il d'une voix comme un sifflement, la figure convulsée par la haine.

— Attendez un peu, camarade ! C'est une fille que vous avez là !

Un cri de joie s'échappa des lèvres de la femme, de celles de l'homme une malédiction, en apercevant à la fenêtre ouverte une tête hirsute et noire, et une grosse et rude face qui s'écrasait contre la crosse d'une carabine dont le canon était pointé dans la chambre.

— Ne tirez pas ! Je ne lui voulais pas de mal.

— Vous avez une diablement drôle de façon d'amuser les filles, alors, et j'imagine que vous feriez mieux de lâcher cette drôle de besogne et de vous donner de l'air, parce que j'ai là un fusil qui a une furieuse démangeaison de faire explosion. Filez camarade, et ne revenez pas par ici !

L'apparition ne retirait pas d'une ligne sa figure de la crosse de sa carabine en parlant. Roy Kent repoussa vivement Wild Nell, saisit sa perruque et sa barbe postiche et bondit hors de la chambre, avec une expression démoniaque sur sa physionomie. Le battement des sabots d'un cheval annonça presque aussitôt qu'il s'éloignait à toute vitesse ; alors la porte de la cabane s'obscurcit et l'homme qui venait de sauver la vie de Wild Nell entra. Il avait l'air d'un mineur du Colorado dans ses grossiers vêtements qui consistaient en une chemise de laine rouge, un pantalon de velours de coton à côtes enfoncé dans des bottes de peau non apprêtée, et un vieux sombrero graisseux. Les cheveux étaient incultes et la barbe aussi. Le teint était rouge et battu des intempéries. Il avait pendu sa carabine dans son dos, et, à sa ceinture, il portait une paire de revolvers et un bowie-knife.

Démasqué.

— J’imagine, demoiselle, que cet homme n’est pas un de vos plus intimes amis, remarqua l’étranger après que Wild Nell l’eût remercié le plus chaleureusement du monde de lui avoir sauvé la vie.

— Il devrait être tout pour moi, monsieur, mais il me hait aussi passionnément que je le hais moi-même.

— C’est un mauvais homme de s’en prendre traîtreusement à une femme, et je l’aurais servi selon ses mérites si je lui avais juste envoyé une balle à travers la tête ; mais je n’aime pas gâter les joies légitimes du bourreau, et je les lui laisse. J’imagine que je le rencontrerai un jour ou l’autre, et qu’il voudra détériorer mon portrait pour les attentions que je lui ai montrées aujourd’hui. Quel est son nom, demoiselle ?

— Les hommes de la frontière l’appellent Roy Kent, mais les Indiens ont un autre nom pour lui – le Coup de la Mort.

— J’ai entendu parler de lui, et peut-être que vous avez entendu parler de moi, mes pards m’appellent Cast Iron Bill, ou William Fer Fondu, et je suis le boss des mines là-bas, car je suis à moi tout seul tout l’attelage, avec le cheval de renfort à louer, et le bouledogue à fortes mâchoires sous la voiture, petite fillette. N’ai-je pas l’air terrible ?

— Non, vous avez l’air d’un homme qui a un grand cœur ; mais poussé à bout, je crois que vous seriez un dangereux ennemi. Maintenant laissez-moi vous servir à souper, car il se fait tard.

— J’accepte sans cérémonie, petite fillette, quoiqu’il ne semble pas tout à fait juste de ma part de détruire toutes vos provisions, car je suis une vraie tente de commissaire aux vivres pour emmagasiner les rations. Mais ce n’est pas la peine d’expliquer, parce que vous verrez ce que je peux faire quand vous sortirez les légumes. Mais où sont vos gens ? Vous n’avez pas la mine d’une veuve ?

— Je suis toute seule, il n’y a pas au monde une âme qui s’inquiète de moi, répliqua Wild Nell tristement.

— Du diable si je ne dirais pas que cette remarque est… oui ma foi !… une falsification de la vraie vérité, – si vous étiez un homme

s'entend, – car vous avez un air à vous faire aimer de chacun.

— Cependant, je vous dis la vérité : je suis toute seule ; mais je suis capable de me suffire à moi-même.

— Et vous en avez même l'air, quand on ne vous prend pas par surprise, comme cet individu tout à l'heure. Mais dites-moi : connaissez-vous un jeune homme que les Peaux-Rouges appellent le tueur de buffles ? et le mineur s'arrêta de manger, – car Wild Nell avait déjà mis des mets devant lui, – et il la regarda droit en face.

— J'ai connu Buffalo Bill. Il n'a jamais existé d'homme plus brave ni meilleur.

— Vous parlez comme s'il n'était plus de ce monde, petite fillette ?

— Il a été brûlé vif dans sa cabane il y a deux nuits, – lui et un autre homme superbe et bon.

— Ne me dites pas ça… Mais je ne peux pas le croire ! Ce n'est pas un homme à amener pavillon comme ça. Il est taillé pour une longue vie.

— Et pourtant je vous dis la vérité. Il était de retour chez lui. Sa cabane fut entourée par… par une bande d'indiens, à ce qu'on dit, qui y mirent le feu, et comme la porte et la fenêtre étaient clouées extérieurement, il ne put pas s'échapper et il périt. Oh ! mourir ainsi ! quelle terrible mort pour des hommes braves.

— Vous avez raison là, petite fillette. Mais je ne le crois pas, et je demande que vous le prouviez.

— Hélas ! Comment le puis-je ? Et que je serais heureuse si ça n'était pas !

— Eh bien ! Montrez-moi le corps si vous voulez que je le croie. Non, je ne suis pas homme à admettre que le scout est mort.

— Vous le connaissiez donc ?

— Oui, je le connais bien, et si on lui a fait perdre le goût du pain, je serai la cause de plusieurs funérailles ; car pour la vengeance, je suis Belzébuth en personne, toute pieuse que soit ma mine.

— Et moi aussi, je veux le venger.

Ces mots s'échappèrent spontanément et sincèrement des lèvres de Wild Nell, et elle tourna ses yeux pleins d'éclairs sur son hôte étranger.

— Alors nos deux chevaux sont de la même paire pour ça, ma petite fillette. Maintenant, qui tuerons-nous le premier ?

— Je connais le meurtrier et j'ai une amère rancune contre lui.

— Désignez-le et il ne mâchera plus longtemps la pomme de discorde, ni aucune autre ici-bas.

Wild Nell resta silencieuse un moment, enfoncée, semblait-il en de profondes pensées ; le mineur s'était interrompu de manger et la regardait attentivement. À la fin elle parut avoir pris une décision et dit :

— Vous êtes un brave et vous avez je crois l'âme noble, c'est pourquoi je veux unir mes forces aux vôtres pour chercher vengeance contre le meurtrier de Buffalo Bill et de cet autre, qui était aussi un homme loyal et qui a péri avec lui. Je ne sais pas si le scout a des parents pour pleurer sa perte ; mais l'autre était un noble Anglais, qui était venu dans ce pays pour s'enquérir de la mort de son frère, lequel fut cruellement mis à mort ici. En Angleterre il a laissé sa maison princière, ses amis, et une personne qui était plus qu'une amie pour lui, puisqu'il devait l'épouser à son retour, selon ce qu'il m'a dit, s'il acquérait la certitude que son frère était réellement mort, car lui aussi il aimait la dame de tout son cœur. Et il savait depuis quelques jours la vérité sur l'identité du corps qui reposait là-bas dans sa tombe au milieu du bois. Maintenant il est mort et elle devra pleurer sur lui comme elle l'a fait sur son frère, et je me sens animée d'un désir de vengeance contre celui qui a détruit leur bonheur, car moi aussi j'ai eu la joie de ma vie broyée, et je sais ce que c'est que de souffrir. Jadis, en des jours depuis longtemps passés, je pleurais quand je souffrais. Aujourd'hui je maudis, oui, je maudis et je hais. Avez-vous jamais haï ?

Elle fit cette question d'un air et d'un accent sauvages.

— Eh ! comme je n'ai personne à aimer, j'ai à haïr, répondit l'homme fort tranquillement.

— Eh bien ! je hais, et puisque je hais, je poursuivrai jusqu'à ce que je les abatte ceux qui m'ont fait du mal. Voulez-vous m'aider ? Je vous dirai qui nous devons frapper.

— Mettez-moi seulement à l'essai, petiote ! et si je ne fais pas l'affaire, je retourne au catéchisme et je bois de l'eau le reste de mon existence naturelle.

— Alors, voici ma main. Et non seulement nous vengerons le scout et son ami, mais nous arracherons et effacerons de cette frontière une bande de desperados, qui est un fléau pour le pays.

— Et ces gaillards-là, c'est ?…

— Les Leveurs de Péages de la prairie.

Le mineur sauta sur ses pieds comme mû par un ressort, et saisit la main de la jeune femme d'une étreinte qui lui fit faire une grimace de douleur s'écriant :

— C'est ce qui m'amène ici, petiote, car je suis sur la piste de ces Leveurs de Péages, une vraie bande de loups ; et leur chef, c'était

l’homme que j’ai chassé de cette cabane.

— Êtes-vous sûr de cela ? Le savez-vous ? demanda Wild Nell, très surexcitée.

— Je le sais ; c’est aussi vrai que l’Évangile.

— Alors nous partons ce soir sur la piste de Roy Kent et de ses outlaws.

— Est-ce sérieux, Wild Nell ?

La voix de l’homme avait subitement changé, le dialecte de la frontière était abandonné, et comme Wild Nell étonnée regardait attentivement son convive, elle le vit se démasquer et du même geste révéler la présence de Buffalo Bill. Il venait de donner à entendre pourquoi il avait laissé Roy Kent quitter la cabane sain et sauf. Il était sur la trace de toute la bande des Leveurs de Péages, il voulait se les faire livrer par leur chef lui-même. Sans attendre que Wild Nell se remit de son étonnement et prît la parole, le scout dit :

— Nous nous sommes échappés de la cabane en flammes par une galerie souterraine allant à la rivière ; c’est une ravine naturelle, que j’ai recouverte il y a longtemps. Lord Elstone viendra avec nous, et aussi Jack Nelson, Beaver Ben, l’Œil Étoilé et une vingtaine de ses guerriers ; ainsi les jours de Roy Kent sont comptés.

— Et je suis votre alliée, main et cœur, dit Wild Nell, d’un ton résolu.

La fin d'un bandit.

Buffalo Bill et ses alliés blancs et rouges, ayant au milieu d'eux Wild Nell et l'Œil Étoilé, viennent de surprendre le campement des Leveurs de Péages dans un sauvage cañon, d'où il n'y a aucun moyen de s'échapper. La troupe assaillante les presse avec ardeur dans la partie large du cañon. C'est là que les outlaws se sont ralliés pour résister désespérément ; mais Buffalo Bill, suivi de Lord Elstone, enfonce les éperons aux flancs de son cheval, bondit dans les lignes de l'ennemi et les rompt. L'Œil Étoilé et ses guerriers se précipitent sur ses traces avec des hurlements de triomphe, et Beaver Ben les ayant pris de flanc, les outlaws demandent quartier.

— Arrêtez ! ne tuez pas ces hommes qui prient qu'on leur laisse la vie ! cria Buffalo Bill de toute sa voix.

— Je ne prie pas qu'on me laisse la vie !

C'est Roy Kent qui parle. Il est acculé le dos à une cabane, il a son couteau à la main, car il a tiré sa dernière cartouche.

— Roy Kent, je vous ordonne de vous rendre, dit Buffalo Bill en s'avançant vers lui.

— Jamais !

— Je peux vous abattre ici même, s'il me plaît.

— C'est vrai, mais je vous connais trop bien pour croire que vous ferez cela, Buffalo Bill, vous n'êtes pas un assassin ; je le dis, malgré ma haine pour vous.

— Je ne suis point gouverné par des sentiments d'une si céleste élévation, camarade ; je vais donc vous envoyer faire le grand voyage.

Ainsi dit Beaver Ben qui lève sa carabine en parlant.

— Non, Ben, c'est une question dont je m'occupe.

Et, se tournant de nouveau vers Roy Kent, Buffalo Bill continue :

— Vous êtes aux abois, tout espoir est perdu pour vous ; c'est pourquoi je me sens mal disposé à vous tuer, et je vous offre des conditions.

— Buffalo Bill, voulez-vous m'accorder une faveur ?

— Qu'est-ce que c'est ?

— Que vous vous mesuriez avec moi au couteau dans un combat à mort. Si je vous tue, on me permettra de sortir d'ici libre ; si vous me tuez, vous aurez alors atteint votre but.

— J'accepte votre proposition, Roy Kent. Jack Nelson verra à ce que vous partiez sans molestation, si je tombe sous vos coups.

Les impassibles Indiens eux-mêmes lèvent les yeux avec surprise, lorsque Buffalo Bill, qui tient complètement Roy Kent en son pouvoir, se dispose à risquer sa vie en un combat singulier avec lui, avec un homme qui a le courage du désespoir et qui est d'une merveilleuse adresse au couteau. Mais Buffalo Bill a donné sa parole et Roy Kent grimace un sourire à l'idée d'une revanche meurtrière sur l'homme qu'il hait tant.

— Oh, Bill, tout brave et robuste que vous êtes, ne vous mettez pas en face de cet homme, car je connais sa force et son adresse prodigieuses.

En disant ces mots, Wild Nell se jette devant Buffalo Bill, le visage pâle, l'air cruellement inquiet.

La réponse est décisive.

— Nell, j'ai suivi la trace de cet homme avec un seul dessein : – le tuer ou être tué par lui dans ma tentative. Je vous ai donné ma parole, Roy Kent ; vous aurez la rencontre. Mais auparavant dites-moi qui tua Lord Walter Elstone, le frère de ce gentleman ?

— Moi !

L'Anglais a un sursaut et fait un pas vers l'homme qui confesse si audacieusement son crime. Mais Buffalo Bill le contient et continue :

— Qu'aviez-vous contre Lord Elstone ?

— Je manquais d'argent et il en avait beaucoup. Je chassais avec lui. J'engageai deux coupe-jarrets pour le tuer dans une embûche où je le conduirais. Mais après avoir fait la besogne, ils voulurent avoir plus d'argent qu'il n'était convenu ; en conséquence je les abattis à coups de revolver et j'eus tout pour moi.

Il fait cette confession sans un signe de honte. Wild Nell, arrachant de son sein le médaillon de diamants, s'écrie :

— Et ceci, que vous m'avez donné avec votre portrait dedans, l'avez-vous pris à votre victime ?

— Oui, Nell.

Aussitôt la jeune femme lance à terre le précieux médaillon, aux pieds de Lord Elstone, en s'écriant d'un accent passionné :

— Prenez-le, monsieur. J'espérais encore qu'il n'était pas si vil. Me laisser porter sur mon cœur son portrait dans un cadre taché de sang !

Et surmontée par son émotion, Wild Nell se détourne, comme si elle ne pouvait supporter la vue de l'homme qu'elle aima.

— Le reste de votre butin, vous l'avez vendu et gaspillé ? continua Buffalo Bill.

— Oui ; j'ai échangé les joyaux pour de l'or, que j'ai joué et perdu.

— Lord Elstone, vous ne pouvez maintenant avoir aucun doute que votre infortuné frère ne soit tombé sous les coups de cet homme. Voici, c'est à vous.

Et Buffalo Bill ramasse le médaillon, de la pointe de son couteau, en fait sauter le portrait de Roy Kent, et le tend à Lord Elstone.

— Vous avez connu jadis une jeune fille dont le nom était Nellie Melton ?

— Ha ! ha ! quel bon détective vous faites ! La voilà présente ici, la douce Nellie Melton ; mais sur cette frontière elle va sous le nom de Wild Nell.

Wild Nell se retourna et, les yeux flamboyants, elle s'écria :

— Comment osez-vous, Roy Kent, prononcer ce nom-là ici, un nom que vous avez déshonoré ?

— Nellie, je sais tout, reprend Buffalo Bill du ton le plus amical. Je sais que vous aviez autrefois la vie heureuse au foyer familial, et que, croyant Roy Kent un homme honorable, vous l'avez laissé s'installer en maître dans votre cœur. Je sais aussi qu'il vous a amenée à l'épouser secrètement, vous le croyiez, du moins ; et plus tard – trop tard, – vous avez découvert que ce n'était qu'un simulacre de mariage. Vous l'aimiez en dépit de ses torts et du mal qu'il vous avait fait. Vous l'avez suivi ici, et c'est ainsi que vous êtes devenue la femme farouche, violente, indifférente au danger que nous connaissons ; et toujours, à travers tout, malgré tout, vous vous êtes cramponnée à lui, oublieuse de celle que vous aviez laissée vous pleurant au foyer désolé d'où vous aviez fui.

— Ma mère, ma pauvre mère dont j'ai brisé le cœur ! crie Wild Nell en proie à la plus vive douleur.

— Nellie, vous dirai-je comment j'ai trouvé cette mère que vous implorez, comment je l'ai trouvée par suite d'un crime de cet homme sans foi, qui avait tué un vieux mineur, du nom d'Alf Buck, parce que ce brave homme ne voulait pas lui permettre de frustrer Mr. Melton du produit de sa mine ? Mais avant de mourir Alf Buck m'avait raconté sa vie et m'avait donné un médaillon, pour le remettre à la seule femme

qu'il eût jamais aimée. Cette femme était votre mère, Nellie, et je lui ai porté le médaillon. C'est alors qu'elle me parla de vous et de cet homme, et qu'elle m'implora pour que je vous renvoie à la maison, près d'elle. Je lui ai juré que je poursuivrais Roy Kent jusqu'à sa mort, et elle m'a demandé de vous voir et de vous donner ce portrait d'elle, si longtemps porté par le vieux mineur ; et elle pensait que vous ne refuseriez pas de revenir à elle. Il présente le médaillon que lui a donné le mineur mourant dans la Mine de la Vallée, et Wild Nell le saisit de ses mains tremblantes, en criant d'une voix étranglée par l'émotion : Ma mère !

— Et maintenant, Roy Kent, préparez-vous à la rencontre où l'un de nous deux doit mourir, dit Buffalo Bill en se débarrassant de son paletot de peau de daim.

Retroussant ses manches, tenant son couteau bien en main, avec ce visage méchant, et pourtant d'une beauté étrange et fascinatrice que nous lui connaissons et où l'expression dominante est la plus complète insouciance du danger, Roy Kent attend le moment de commencer la lutte. Quelques instructions sont données à voix basse et puis, dans un silence de mort, Buffalo Bill s'avance au combat. D'un bond, Roy Kent s'élance pour le recevoir et débute par un coup allongé dont la violence inouïe fait arrêter le cœur dans la poitrine de tous ceux qui en sont témoins, mais le scout le pare avec dextérité. De nouveau les deux hommes se rapprochent, et cette fois ils se crochent en une terrible étreinte, immobilisant leurs couteaux l'un par l'autre avec une force de géant, croisant les flammes de leurs yeux. Puis Roy Kent se dégage par un souple saut en arrière. Il est clair qu'il vient d'apprendre que le scout est son égal en vigueur et en activité. Un moment de repos et Roy Kent se rue encore en avant. On entend le cliquetis farouche des couteaux qui se heurtent aux parades ; enfin, Buffalo Bill reçoit la lame de son adversaire dans le bras, que l'acier perce de part en part, tandis qu'il plonge son arme dans la poitrine du chef des Leveurs de Péages.

— Maudit ! oh ! soyez maudit !

Un hurlement sauvage sort des gosiers indiens, clameur à laquelle Jack Nelson et Beaver Ben mêlent leurs voix, tandis que Lord Elstone accourt et serre la main de Buffalo Bill. Mais au-dessus des cris de triomphe s'élève un long gémissement de douleur : c'est Wild Nell qui arrive en chancelant et se jette sur le corps mourant de l'homme qui lui avait fait tant de mal.

— Oh ! Roy, Roy ! parle-moi, parle ! Maintenant encore, maintenant surtout, je t'aime !

Son accent est plein de pitié ; elle se penche au-dessus du moribond avec des plaintes qui toucheraient les cœurs les plus durs ; elle s'écrie :

— Roy, regarde mes yeux, une seule fois, rien qu'une fois avant que tu meures !

Les yeux noirs de l'homme s'ouvrent, le feu de son impétueux esprit y brûle encore quand il les tourne sur ceux de la pauvre femme ; mais alors leur expression change et devient de la tristesse, pendant qu'il murmure :

— Je vous ai fait du mal, Nellie, et vous ne me haïssez pas !

Et les yeux se referment pour toujours ; mais tout le monde entend le mot qui tremble sur ses lèvres. C'est simplement le mot :

— Adieu !

. . . .

Lorsque Lord Victor Elstone retourna en Angleterre, il emporta avec lui les restes de son frère. Lady Helen Temple aurait la preuve que l'homme qu'elle avait aimé était bien réellement mort. Elle eut en même temps la preuve, en écoutant l'étrange histoire du mystère de cette tombe isolée dans les prairies de l'Ouest, et comment Lord Walter Elstone avait été assassiné et son assassin traqué jusqu'à la mort, qu'elle avait appris à aimer Lord Victor Elstone. Aussi, lorsqu'il lui demanda de devenir sa femme, elle lui réjouit le cœur en lui avouant combien il lui était devenu cher. C'était là le prélude d'un mariage qui eut lieu bientôt après. Wild Nell fut bien aise, sincèrement, d'abandonner sa vie sauvage et de vivre une vie nouvelle dans l'amour de sa mère, s'efforçant d'oublier toutes les épreuves par lesquelles elle avait passé pour l'homme qui avait ruiné chacune de ses espérances. L'Œil Étoilé fut pendant un temps très abattue lorsqu'elle vit qu'elle ne pouvait éveiller l'amour dans le cœur de Buffalo Bill, mais elle se ranima sous le regard ami et les attentions tendres de Jack Nelson ; elle devint plus tard la femme, la squaw, de ce fameux chasseur, qui possédait un rancho sur la Medicine River, où il passait ses journées à chasser dans la compagnie de Beaver Ben et de plusieurs autres camarades qui partageaient ses goûts. Quant à Buffalo Bill, sa carrière comme grand chef des Scouts ou Éclaireurs de l'Armée était loin d'être finie, et il avait encore à passer par bien d'autres de ces passionnantes aventures qui lui ont valu la première place et une gloire immortelle parmi les scouts et les bordermen de l'Ouest.

FIN

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Février 2018

—

– Élaboration de ce livre électronique :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : VincentR, Yvette, PatriceC, ChristineN, FrançoiseS, Coolmicro.